BnF Gallica

Vie de Bd.-Ls. Beaulieu, prêtre de la Société des Missions étrangères, mort pour la foi en Corée, le 8 mars 1866 / par [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Deydou, Pierre Gabriel (1837-1909). Auteur du texte. Vie de Bd.-Ls. Beaulieu, prêtre de la Société des Missions étrangères, mort pour la foi en Corée, le 8 mars 1866 / par l'abbé P.-G. Deydou,.... 1868.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

VIE DE Bᵈ-Lˢ BEAULIEU

L 12 27
23908.

L. Beaulieu.

BIBLIOTH. IMPÉRIALE IMPR.

Imp Lemercier et Cie Paris

DÉPÔT LÉGAL
GIRONDE
1868

VIE

DE

Bd-Ls BEAULIEU

PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

MORT POUR LA FOI EN CORÉE

le 8 mars 1866

PAR

L'ABBÉ P.-G. DEYDOU

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU PETIT SÉMINAIRE DE BORDEAUX

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

Nos stulti propter Christum.
(Cor , I, iv, 10.)

Aimons Dieu comme des fous.
(Lettre de L. Beaulieu.)

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE J. DELMAS

Rue Sainte-Catherine, n. 139

1868

L'auteur déclare que les dénominations de *saint*, *martyr*, *reliques*, etc., qui peuvent se trouver dans ce volume n'ont été employées que pour la commodité du discours. Il n'entend nullement prévenir le jugement de la sainte Église romaine, dont il veut être toujours le fils dévoué et soumis.

P.-G. DEYDOU, *prêtre*.

A SON ÉMINENCE

LE CARDINAL DONNET

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

ÉMINENCE,

Sous votre pontificat, aucune gloire n'aura manqué à l'Église de Bordeaux. Fille des premiers disciples de saint Pierre, elle a vu leur culte restauré par votre initiative puissante; mère heureusement féconde, elle a donné des *anges* à plusieurs Églises de France, des apôtres aux régions les plus lointaines de l'Extrême-Orient. Et voilà qu'au moment où Dieu, sur des plages barbares, faisait germer des palmes nouvelles, un enfant de Bordeaux s'est trouvé là pour en saisir une : nous avons un frère martyr! Ce martyr, Éminence, votre main paternelle avait plus d'une fois touché son front : d'abord, pour y déposer les vertes couronnes du laurier classique; puis, pour y placer la sainte couronne des clercs; plus tard enfin, pour le bénir à son départ. C'est sous vos yeux qu'il fit le pas décisif du sous-diaconat; c'est Votre Éminence qui l'ordonna

diacre; c'est Elle qui lui ouvrit le chemin des missions. Sa vocation fut éprouvée; il vous en remercie aujourd'hui : l'épreuve fortifia son âme, et en fit une âme de héros. Et quand le jeune athlète eut triomphé dans le sanglant combat que lui livra l'enfer, Votre Éminence a solennellement célébré ce triomphe.

A tous ces titres, vous est dû l'hommage de la *Vie de L. Beaulieu*. Je la dépose à vos pieds, en sollicitant pour ce modeste travail et pour l'auteur lui-même votre paternelle bénédiction.

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance du profond respect avec lequel je suis

De Votre Éminence

Le très-humble et très-dévoué serviteur et fils.

P.-G. DEYDOU, *prêtre*,

Professeur de rhétorique au petit Séminaire
de Bordeaux.

A MONSIEUR L'ABBÉ DEYDOU

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie de m'avoir dédié la vie de l'abbé Beaulieu; c'est de grand cœur que je bénis l'auteur et son livre.

J'avais gardé dans mon souvenir l'angélique image du jeune héros; mais votre récit, que j'ai parcouru avec autant d'attendrissement que d'intérêt, en a ravivé pour moi tous les traits d'une manière saisissante. Grâce à vous, je revois, dans une lumière plus vive, ce lévite qui semblait avoir emprunté sa douceur et sa modestie à saint Louis de Gonzague, et au diacre saint Laurent sa virilité. Et désormais, quand je voudrai reposer mon âme dans la contemplation d'une vertu aimable et forte, j'évoquerai l'image de Louis Beaulieu telle que votre amitié nous l'a peinte.

Votre petit livre, Monsieur l'Abbé, n'est pas seulement un hommage à une douce et pure gloire, c'est de plus une œuvre éminemment utile. Les jeunes clercs y trouveront un modèle à étudier et à imiter, les mem-

bres du clergé militant un admirable exemple de dévouement et d'abnégation, les laïques une puissante excitation au bien et une nouvelle preuve de cette surabondance de l'esprit apostolique qui, du cœur de Jésus-Christ, descend au cœur de ses apôtres.

Je vous félicite bien cordialement, Monsieur l'Abbé, non pas tant d'avoir écrit la vie de l'abbé Beaulieu avec talent, que de l'avoir écrite avec onction. C'est bien la couleur, le ton et le style qu'il fallait à un pareil sujet. Tel quel, ce petit livre fera un grand bien, et, par vous, l'apôtre dont la carrière a été si glorieusement et si prématurément brisée, gagnera encore des âmes à Jésus-Christ.

Bientôt, Monsieur l'Abbé, les amis de l'abbé Beaulieu célébreront le deuxième anniversaire de son martyre; j'espère qu'en ce jour la ville de Langon et le diocèse recevront du jeune apôtre devenu leur protecteur la récompense des hommages dont sa vaillante mémoire a été entourée.

Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments dévoués et affectueux.

† Ferdinand, Cardinal Donnet,

Archevêque de Bordeaux.

AUX PRÊTRES LANGONNAIS

> Tout Langonnais aime sa patrie. Louis, sous ce rapport, fut Langonnais plus que personne.
>
> M. LAPRIE *(Panég. de L. Beaulieu.)*

FRÈRES VÉNÉRÉS,

Vous avez entendu comme moi ces paroles, et, comme le mien, votre cœur y dut applaudir. Quand notre glorieux frère quitta Langon, pressentant le sort fortuné que la Providence lui réservait, et fier d'être l'ami d'un héros qui bientôt peut-être serait un martyr, je me promis d'écrire sa vie, si Dieu voulait qu'il mourût le premier. Et lorsque, le 2 mai, au jour de notre belle fête, le panégyriste éloquent rendit hommage à cet amour du pays natal que Louis n'immola qu'à Dieu, il me sembla qu'au fond de mon âme une voix bien connue me disait : « Puisque tu veux raconter ma vie, raconte-la surtout pour ceux que j'aimais tant, pour ces enfants de notre patrie commune, qui aujourd'hui fêtent mon souvenir avec tant

d'éclat et de sympathique allégresse; dédie, après, cette histoire à la phalange sacerdotale dont je faisais partie, à ces prêtres langonnais, mes aînés et les tiens, que je n'ai surpassés qu'en les imitant.

P.-G. DEYDOU.

Petit Séminaire de Bordeaux, 8 mars 1868, deuxième anniversaire du martyre de L. Beaulieu.

VIE DE B^{D}-L^{S} BEAULIEU

VIE DE Bp-Ls BEAULIEU

CHAPITRE Ier.

Langon. — Première enfance. — Entrée au petit Séminaire.
Premières espérances.

Sur la rive gauche de la Garonne, à douze lieues environ au-dessus de Bordeaux, est une petite ville de 4,500 âmes, appelée *Langon*. Son heureuse situation sur le bord du fleuve et de tous les grands chemins du Midi, au bas des collines du Bazadais, en faisait, avant l'établissement des voies ferrées, un centre commercial très-animé, et un lieu de passage obligé pour la plupart des voyageurs qui se rendaient aux Pyrénées.

Ce contact et ces rapports continuels avec les

étrangers n'ont pas peu contribué, sans doute, à donner aux Langonnais cette vivacité de caractère et d'allures que tout le monde remarque en eux, et qui s'allie généralement avec un sens droit et une grande générosité de cœur. Ajoutons, pour être juste, qu'il y a des ombres au tableau. Oui, là comme ailleurs, sous l'action du vent du siècle, la vivacité dégénère en pétulance et dissipation excessive ; l'esprit naturel s'évapore en saillies frivoles; le cœur généreux devient prodigue de lui-même, et se dépense mal à propos.

Dotée de sa première église par saint Paulin, dont les *royaumes*[1] s'étendaient au loin dans cette partie de l'Aquitaine; possédée, au moyen âge, par la puissante famille de Foix-Grailly, qui fonda sur l'autre rive le sanctuaire de Verdelais, et dont un membre, Jean, archevêque de Bordeaux, repose à Langon dans un coin ignoré de l'ancien monastère des carmes, cette petite ville avait donné au diocèse de Bazas, avant la Révolution, plusieurs prêtres distingués. La sève sacerdotale n'y est pas épuisée, et, depuis le

[1] Auson., epist. xxiii.

Concordat, jusqu'à ce jour, le diocèse de Bordeaux a dû à Langon vingt prêtres, dont seize vivent encore et travaillent à l'œuvre de Dieu[1].

Le dernier venu dans cette légion sacrée en est aujourd'hui le plus illustre. Le ciel l'a reçu dans la gloire, la terre a fêté sa mort. Son nom est inscrit, en caractères de sang, au livre d'or de la noblesse chrétienne; il s'appelait BERNARD-LOUIS BEAULIEU.

Faisons d'abord connaissance avec ses parents. Nous trouvons d'un côté les Beaulieu, représentés actuellement par deux femmes respectées, tantes du martyr[2], de l'autre les Payotte, famille pyrénéenne, transplantée sur le sol langonnais, où elle s'était alliée aux Ramon et aux Mansencaut[3].

Le 10 février 1839, Louis, fils de Bernard Beaulieu, avait épousé Marie-Désirée Payotte.

[1] Voir note 1re, à la fin du volume.

[2] Mme Blaize et Mme veuve Faurey.

[3] Il y a des Payotte à Luz, département des Hautes-Pyrénées; ils tiennent l'hôtel de l'*Univers*.

C'était, au dire de tous ceux qui les ont connus, un couple parfaitement assorti : de part et d'autre, toutes les grâces de la jeunesse, jointes à un ensemble de qualités de cœur et d'esprit qui rendaient les deux époux éminemment aimables. Ils habitaient une maison en vue du port, et faisaient avec assez de bonheur un petit commerce de grains.

Le 28 mai 1840, fête de l'Ascension, Louis Beaulieu mourait presque subitement. Quatre mois après, au milieu des larmes et des regrets du veuvage, sa jeune femme mettait au monde un frêle enfant qu'on baptisa le même jour. C'était le 8 octobre, fête de sainte Brigitte, veuve.

Le nouveau-né eut pour parrain son grand-père paternel, et pour marraine sa grand'mère maternelle; on lui donna les noms de Bernard-Louis.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, il porta les livrées de la très-sainte Vierge, et ces blanches couleurs de l'orphelin contrastaient d'une manière touchante avec les vêtements noirs de la veuve. Plus d'une fois, dès son bas âge, il fut porté par sa mère aux pieds de la miraculeuse image de

Notre-Dame de Verdelais, car Désirée était pieuse, d'une piété bien entendue, et la force dont elle avait besoin pour agir et souffrir, elle la demandait aux pensées et aux pratiques de la foi.

Pourtant, après trois années de deuil, elle se crut insuffisante à la tâche qu'il lui fallait entreprendre : continuer son négoce et élever son fils lui parurent deux choses incompatibles. Elle était obligée de s'absenter au moins trois jours de la semaine, pour aller faire ses achats et ses placements aux marchés des communes voisines, et, pendant tout ce temps, que deviendrait l'enfant qu'on ne pouvait ni envoyer à l'école, ni laisser en nourrice? Elle se décida donc à contracter un nouveau mariage, et épousa un huissier nommé Dufour.

A l'âge de six ans, Louis fut mis à l'école ; en 1847, il était enfant de chœur, et sa gentillesse, son air maladif, les douloureuses circonstances qui avaient entouré son entrée dans la vie, le sentiment d'irrésistible sympathie que faisait naître le seul aspect de sa mère, attiraient partout les regards sur celui qu'on appelait *le petit Louis*.

Les premières années de la vie sont presque toujours décisives pour l'avenir, et les impres-

sions qu'on y reçut ne s'effacent guère. Pour notre ami, ces impressions furent heureuses. Tout était chrétien autour de lui, ou du moins parfaitement probe et honnête.

La main d'une mère est d'ordinaire un peu molle quand il s'agit de diriger une éducation; mais cette main est encore assez ferme, quand l'enfant est naturellement doux et docile, et la mère solidement pieuse, et de bon sens. C'était le cas; et voilà pourquoi, malgré quelques gâteries innocentes, Louis, enfant chéri, ne fut pas un enfant gâté. Ses petits caprices étaient presque raisonnables, ses espièglerie n'accusaient pas un mauvais fond. Un jour (il avait alors neuf ans), le vicaire de la paroisse faisait le catéchisme dans une chapelle latérale de l'église. Louis, attiré par le bruit des voix, entre par la sacristie, et se présente à la balustrade du chœur. Là, n'étant pas vu du prêtre, il se met à gambader et à faire des grimaces qui excitent le rire d'une engeance facile à distraire. Le vicaire, s'apercevant de la dissipation, n'a qu'à suivre la direction des regards pour en surprendre la cause, et, appelant le petit espiègle, il le fait asseoir à ses pieds où l'enfant se tient fort tranquille.

Nous ne devons pas omettre, dans l'indication des diverses influences qui ont agi sur cette nature, le voisinage et la fréquentation d'un cousin des Payotte, l'abbé Némorin Grilhon, intelligence d'élite et cœur d'or, « fleur du parterre langonnais, » dit son épitaphe, car cet excellent jeune homme mourut sous-diacre, à l'âge de vingt-deux ans, et fut enseveli dans le cimetière du grand Séminaire[1]. Pendant les vacances, Némorin recevait la visite de quelques-uns de ses condisciples, et le gentil cousin leur était présenté. Parmi ces visiteurs, nous mentionnerons M. l'abbé Faurie, aujourd'hui Mgr l'évêque d'Apollonie, qui reproduit, dans son vicariat apostolique du Kouey-tcheou, les prodiges de conversion de saint François Xavier. Louis, on le verra, s'en souvint dans une circonstance solennelle.

Enfin, pour terminer cette énumération d'éducateurs indirects, nommons M. l'abbé Dondeau, neveu de M. Dufour, et qui alors faisait ses études au petit Séminaire.

Quand l'enfant approcha de sa dixième année,

[1] A la maison de campagne du grand Séminaire, commune de Bègles. Mort le 1er août 1849.

on songea à cultiver ses heureuses dispositions. Nul ne se doutait qu'il dût un jour arriver au sacerdoce, et cependant on pensa au séminaire. C'est que Mme Dufour, avec son rare bon sens et sa foi éclairée, voulait pour son fils une éducation préservatrice et chrétienne. La Providence, d'ailleurs, l'avait mise en relation avec un ecclésiastique appelé à briller dans la chaire sacrée. M. l'abbé Laprie, l'éloquent panégyriste du martyr, prêtre alors depuis un an, était professeur au petit Séminaire, et ses instances, et la pensée que Louis aurait pour mentor un ami de la famille, déterminèrent le choix qui fut fait.

Donc, le 24 octobre 1849, il entra au petit Séminaire de Bordeaux. Il y entrait avec joie, et y fut bientôt remarqué. Son intelligence pénétrante, sa mémoire sûre, le sérieux précoce de son jugement, le mirent à la tête de sa classe, et en même temps son bon caractère le fit aimer de ses maîtres et de ses condisciples. Ceux-ci se rappellent encore avec charme un amusement en vogue à cette époque dans la bande microscopique dont *le petit Louis* était le chef. Le dimanche, jour où on changeait de serviette au réfectoire, on faisait de la serviette sale un rou-

leau qu'on attachait au bas de la veste, et qui était censé représenter une queue de soutane; puis, sans s'inquiéter si le sol était sec ou boueux, on se promenait ainsi dans la cour, chantant la messe ou faisant la procession.

Ils n'ont pas oublié non plus un drame de Berquin, joué par eux en septième, devant toute la communauté, un soir de mardi-gras. Louis avait le rôle qui donne son nom à la pièce, *le petit Joueur de violon*, et s'en acquitta avec une grâce parfaite.

L'ennui ne vint jamais l'assaillir pendant ces rapides années de son éducation. Pourtant il aimait bien sa mère et l'horizon de ses premiers regards; mais il en parlait à ses camarades, et cela lui suffisait. Son cher Langon revenait si souvent dans ses conversations, que ses amis de classe connurent bientôt cette ville presque aussi bien que lui-même; et il faisait l'éloge de sa patrie avec tant d'enthousiasme qu'on l'aurait cru né dans la plus belle cité du département.

Il fit sa première communion en sixième, le 21 juin 1852, jour de saint Louis de Gonzague, et fête patronale du petit Séminaire. Le vénéré M. Lacombe, fondateur et premier supérieur de

cette maison, était mort quelques jours auparavant, et le deuil de ses enfants attristait la joie de cette journée; aussi, dans l'acte d'offrande, le nom du père qui n'était plus fut prononcé le premier au milieu des sanglots. Mais une première communion est toujours une fête, et après ce tribut payé à une mémoire bénie, le cœur des communiants fut tout entier à l'allégresse.

« Je vis Louis le matin de ce grand jour, nous » écrivait naguère un de ses anciens condisciples; » il venait de recevoir l'absolution, et se rendait » à la chapelle. Son visage inondé de larmes est » resté gravé dans mon souvenir. »

« La première communion, disait le même » jour M. Laprie, confesseur de Louis, a éveillé » en lui la sensibilité, qui jusqu'à présent ne » s'était pas manifestée. »

Le lendemain, le professeur de sixième, voulant honorer particulièrement les sept élèves de sa classe qui venaient de recevoir leur Dieu pour la première fois, avait réservé pour eux sept places à part, marquées chacune par un écusson portant en brillants caractères le nom d'un des sept dons du Saint-Esprit. D'une commune voix, l'écusson de la *sagesse* fut adjugé à Louis.

Quelques jours après, à la campagne, s'amusant au bord d'un fossé, il trouva dans l'herbe du fond, ramenée à la surface, deux scorpions qu'il prit dans sa main et s'empressa d'aller montrer à son maître. Ces animaux sont-ils toujours venimeux? Non assurément, mais ils ont des pinces dont ils font souvent un cruel usage. Ils semblèrent respecter la main de l'enfant, et le professeur ne put s'empêcher de dire en souriant : « O Louis, tu fais déjà des miracles! Que » sera-ce donc un jour? *Serpentes tollent.... et* » *non eis nocebit*[1]; ils prendront des serpents, » et ils n'en éprouveront aucun mal. »

On nous pardonnera de nous être étendu sur ces détails et d'avoir multiplié ces traits; ils nous paraissent touchants, et les inquiétudes que notre ami inspira bientôt après seront mieux comprises, si l'on se rend bien compte des espérances qu'il avait fait concevoir.

Une première communion bien faite n'est pas une garantie absolument certaine de la persévérance future; c'en est du moins un gage sérieux, dans un séminaire surtout. Au bout d'un an,

[1] *Marc*, XVI, 18.

Louis était encore l'angélique enfant dont tout le monde admirait la candeur. Sans avoir une piété tendre et expansive, il repoussait avec horreur l'idée seule du mal, et ayant appris, un jour de promenade, que des séminaristes de son âge venaient de commettre une faute grave, il s'écria : « Mon Dieu ! comment pourront-ils aller dormir » avec ce péché sur la conscience ? »

Il avait eu, dès lors, plusieurs de ses condisciples l'attestent, le pressentiment confus de sa vocation, et, probablement sans bien calculer la portée de ses paroles, quand on parlait de projets d'avenir, il répétait avec assurance : « Moi, » je serai missionnaire. » Il est vrai qu'à la même époque, sa famille avait sur lui d'autres desseins, desseins qu'il connaissait, dont il caressait même la pensée avec une complaisance enfantine. Mais, *l'homme propose, et Dieu dispose ;* l'éclair parti du ciel devait briller entre deux nuages, à la suite d'une tempête, et toutes ces contradictions d'un cœur qui s'ignore, et d'un esprit qui n'est pas encore maître de lui-même, devaient disparaître à l'heure connue de Dieu seul.

CHAPITRE II

Crise et lutte. — Travail de Dieu. — Victoire définitive.
Vocation sacerdotale et apostolique.

Pour le romancier ou le dramaturge, une crise dans la vie d'un personnage mis en scène est un indispensable élément d'intérêt. Pour nous qui, Dieu merci! sommes tout simplement véridique témoin et narrateur fidèle, nous raconterons avec franchise, et ce que nous avons ouï dire, et ce que nous avons vu de nos yeux. Nos lecteurs connaissant d'avance le dénouement de cette histoire, ne nous accuseront pas d'en avoir voulu faire un drame, et la jeunesse cléricale, que nous avons spécialement en vue, trouvera dans ce récit de petites faiblesses et de mes-

quines luttes contre des grains de sable, une leçon dont, en conscience, nous ne pouvions pas la priver.

Ceux que Dieu appelle à de grandes choses, ne sont pas saints du premier jour : rarement on arrive d'un bond à l'héroïsme de la vertu. *Celui qui n'a pas été tenté ne sait rien*, dit l'Écriture[1] : il ne connaît pas Dieu; il ne se connaît pas lui-même; et Dieu, qui, pour son œuvre, a besoin d'ouvriers experts, ménage aux objets de son choix, dès leurs premiers pas dans la vie, des occasions d'acquérir l'expérience de sa miséricorde et de leur infirmité.

Qu'on n'aille pas, sur ce début, supposer que le futur missionnaire tomba dans quelque abîme d'où il ne sortit qu'à grand'peine et comme par miracle. Son âme fut, il est vrai, le théâtre de luttes violentes; mais jamais elle ne s'ensevelit dans un de ces bourbiers où tant d'âmes, perverses avant l'heure, viennent trouver la mort de quatorze à vingt ans.

Par une de ces harmonies qu'on remarque souvent entre le physique et le moral du même

[1] *Ecclés.*, XXXIV, 9.

homme, la constitution physique et morale de. Louis était essentiellement délicate et maladive. On eût dit que ce corps et cette âme manquaient de sève : sa santé inspira longtemps de cruelles inquiétudes, et tous les ans, il était obligé d'interrompre ses études pour prendre du repos ; de même, son âme semblait dépourvue d'énergie, et si l'admirable justesse de son jugement ne fut jamais faussée par les élans de l'imagination, chez lui à peu près nulle, ce sens droit n'était pas servi par une volonté de fer.

L'esprit mondain souffla sur lui, et la tenue extérieure de l'adolescent fut mondaine ; des amitiés frivoles et dangereuses sollicitèrent son cœur, et son cœur y céda. D'abord, il s'y livra tout entier avec l'entrain habituel du jeune âge ; bientôt, une réserve peinée, des intermittences plus ou moins longues, des railleries piquantes contre ceux qui souffraient des mêmes maladies, annoncèrent la lutte, le remords de ne pas faire assez pour Dieu, la honte de se laisser aller à des petitesses puériles, et c'est alors surtout que son visage prit cet air de langueur et de mélancolie qui rendait Louis intéressant pour ceux-là même que ses faiblesses attristaient.

Une étrange illusion acheva de jeter son esprit loin des voies où Dieu l'appelait. La guerre d'Orient avait éclaté, et les bruits du champ de bataille retentissaient jusque dans la pacifique enceinte du Séminaire. On recueillait au hasard quelques lambeaux de nouvelles; on entendait proclamer avec une certaine confiance que la jeune France, la génération de l'avenir, se retrempait dans la rude école des camps, et les commentaires allaient leur train, et les imaginations s'enflammaient. La tête de Louis se monta; un instant, il se crut fait pour la carrière des armes : il ne parlait que d'entrer dans une école militaire et de donner son sang pour la patrie. Il devait entrer, en effet, dans une école où l'on apprend à combattre; il devait répandre son sang pour une patrie plus belle que la France : la lumière était cachée au sein de ce nuage; il appartenait à Dieu de la faire resplendir.

Les vacances se passèrent à l'ordinaire, partagées entre un voyage aux Pyrénées chez des parents de sa mère[1], et quelques folles courses avec deux de ses compatriotes et amis d'enfance.

[1] A Luz, hôtel de l'*Univers*.

Ces derniers étaient sur le point d'entrer au grand Séminaire, et lui allait faire sa seconde. Il avait un souci : le premier directeur de sa conscience quittait l'enseignement, et Louis devait chercher un autre confesseur. Il s'adressa, dès la retraite du commencement d'année, à M. Lataste, supérieur de la maison, et il a toujours dit que les premières paroles de ce nouveau père de son âme l'avaient bouleversé. A partir de ce moment, il put s'écrier avec le prophète : *Dixi, nunc cœpi*[1]; car, pour parler comme un de ses amis les plus intimes, « il commença aussitôt son mouvement de retour. » Ce mouvement fut subit, mais la marche fut lente, et l'an d'après, en rhétorique, déterminé à embrasser l'état ecclésiastique, revêtu même de la soutane, Louis sentait encore son cœur partagé entre la créature et Dieu, et des amitiés plus sérieuses que les premières n'étaient pas un dérivatif suffisant pour le trop plein de ce cœur : « Il faut que cela finisse, écrivait-il à celui qu'il » appelait son ange gardien, Aurélien V.... Au- » jourd'hui je suis bien sage, je le serai encore

[1] *Ps.*, LXXVI, 11.

plus bientôt. Tu seras là pour me tenir ; c'est la fonction d'un ami. »

Cependant l'idée des missions lui était revenue, non plus vague et confuse comme aux jours de sa sixième, mais précise et nettement arrêtée. Un petit événement, providentiel sans nul doute, donna du corps à cette vague aspiration et la transforma en idée fixe, en désir bien prononcé. Un prêtre de Besançon, M. Perny, missionnaire au Su-tchuen, dans un voyage en France, passa par Bordeaux, et reçut l'hospitalité au petit Séminaire, avec un jeune étudiant chinois qui l'accompagnait, nommé Simon. Pendant leur séjour dans cette maison, le missionnaire et le Chinois furent de la part des élèves l'objet d'une attention curieuse. Les plus légers s'amusaient à faire parler et chanter Simon ; les plus graves interrogeaient M. Perny. — A quelque temps de là, Louis était à Langon ; sa poitrine fatiguée demandait, pour la seconde fois depuis quatre mois, l'air natal. C'était le premier dimanche d'août. Il se rendait avec un grand séminariste langonnais à Toulenne, petite paroisse

voisine, pour assister à une fête. En repassant ensemble les souvenirs de l'année, les deux amis en vinrent à M. Perny, aux récits intéressants que ce bon missionnaire avait faits de sa vie d'apôtre, de ses épreuves, de la ferveur de ses chrétiens. Louis demanda à son compagnon si parmi les élèves du grand Séminaire nul ne s'était senti porté vers les missions lointaines. Il ajouta : « Plusieurs de mes condisciples croient avoir cette vocation. — Et toi ? lui dit son interlocuteur, sans rien soupçonner. — Je t'avoue que je suis du nombre. » A cette confidence inattendue, faite du ton le plus naturel et le plus simple, le grand séminariste fut impuissant à réprimer un sentiment de surprise et d'épouvante, et ce cri lui échappa : « Et ta mère? — Je crois, répondit Louis, que je n'aurai jamais le courage de lui en parler. » A partir de ce moment, la conversation revint souvent sur ce chapitre; mais Louis exigea le secret. Il avait besoin de s'étudier sérieusement lui-même avant de donner l'alarme aux siens.

La lettre suivante, écrite peu après, des Pyrénées, donnerait à croire qu'il ne songeait pas toujours aux missions, si la suite ne prouvait le

contraire. Il est aisé de voir, en la lisant, que les soins donnés à la santé du corps n'absorbaient pas toute l'attention, toute l'activité de son âme :

« Luz, 31 août 1857.

» Bien cher ami,

» C'est ici plus que partout ailleurs que l'on » sent l'impérieux besoin de cette autre moitié » de soi-même, comme dit le bon Horace, que » l'on appelle un ami. Ces montagnes, ces cas- » cades, sont essentiellement mélancoliques. Ce » qui fait que si on l'est déjà tant soit peu par » nature, il faut nécessairement apporter remède » au mal, en s'adressant à autre chose qu'à ces » pics décharnés et à ces gaves retentissants : je » veux dire, à celui que l'on aime, non pas d'une » de ces amitiés éphémères, mais d'une affection » sincère et durable, fondée sur la vertu. Le ré- » cit de mes excursions t'intéresserait plus ou » moins, parce que la description faite par la » main même la plus habile, reste toujours bien » au-dessous de la réalité. Laisse-moi cependant

» te dire un mot de la dernière course que j'ai
» faite, au pic du Midi.

» C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

» Onze heures venaient de sonner au beffroi
» de Luz; une cavalcade partait, sept hommes
» la composaient. La nuit était belle, mais froide.
» Cependant, tout en chantant et courant par
» monts et par vaux, nous arrivons à trois
» heures et demie du matin à l'hôtellerie qui se
» trouve au pied du pic. Là, nous prenons une
» tasse de café contre le sommeil, et nous con-
» tinuons l'ascension, et à quatre heures trois
» quarts nous étions au sommet, après avoir vu
» avec une véritable admiration se succéder la
» nuit aux noires ailes, l'aurore aux doigts de
» rose et la naissance du plus beau des jours.
» L'Orient était tout en feu. Tout à coup un cri
» part, le soleil sortait des ondes! Je m'arrête
» ici. Pour avoir une idée de la richesse et de la
» splendeur de ce spectacle, il faut l'avoir vu.
» Déjà le soleil est monté dans les cieux. Alors
» la scène change : à droite, on voit Toulouse;
» en face, Tarbes; à gauche, Bayonne; derrière,
» les Pyrénées espagnoles, la Maladetta, le pic

» de Vignemale, le Marboré, le cirque de Ga-
» varnie, etc., paysage grandiose que je me pro-
» pose de te décrire lorsqu'il me sera donné de
» te presser sur mon cœur.

» Adieu, prie pour moi : mes plaies déjà cica-
» trisées se sont rouvertes. »

Nous avons cité cette lettre à cause de la courte phrase qui la termine, et pour montrer qu'à cette époque, Louis n'était pas encore entièrement maître de ses sentiments et de ses souvenirs.

Au retour de ce voyage, pour entrer en rapport avec les directeurs du grand Séminaire, il voulut, avant la fin des vacances, leur faire une visite à leur maison de campagne. Après le dîner il se rendit à Mussonville, délicieuse villa du petit Séminaire. Il en parcourut les allées, jeta un dernier regard sur ces ombrages qui avaient abrité ses jeux. Cette promenade éveilla dans son âme des pensées et des émotions qu'il garda pour lui seul; il revint à Langon rêveur, triste, presque bourru. Le vieil homme était allé recevoir le coup de mort sur le champ de bataille où il avait livré ses premiers assauts. Les amis de

Louis assistèrent à ce dernier duel, sans soupçonner l'âpreté de l'attaque et la victorieuse énergie de la résistance. Ils comprirent cependant que l'heure était solennelle, et s'aperçurent bientôt que l'homme nouveau avait pris le dessus. Dès lors, en effet, les yeux comme les désirs du jeune séminariste se portèrent toujours en avant; son âme parut forte, énergique, virile. Depuis longtemps aux prises avec lui-même, il avait fini par se vaincre. — Dieu maintenant va le mener par la voie de l'épreuve, qui est la voie de la vie: *Via vitæ, increpatio disciplinæ*[1]. Six ans de travaux, de combats et de peines triompheront et des hommes qui le retiennent, et du ciel qui veut lui vendre sa faveur.

[1] *Prov.*, VI, 23.

CHAPITRE III

Grand Séminaire. — Épreuves. — Sous-diaconat.

Le grand Séminaire est une école austère. Le jeune homme y mûrit promptement. Ne faut-il pas qu'en cinq ans il devienne un vieillard, *presbyter?*

Une retraite de huit jours commence l'œuvre ardue de cette transformation. Trois mois après, une ordination met sous les yeux du nouveau venu le spectacle qu'il offrira bientôt lui-même, et fait retentir à ses oreilles des recommandations qui lui seront adressées plus tard. Le temps fuit au milieu d'études captivantes. Un premier appel résonne : c'est Dieu qui demande une promesse, et qui, en échange,

présente une couronne bien douce, la tonsure; puis, un second appel, et c'est la clef du saint lieu qu'il dépose entre les mains de son clerc, avec le livre de sa parole, avec le flambeau symbolique; puis, un troisième appel, plus sérieux que les autres, et l'on s'étend sur le pavé du temple, et l'on voue à Jésus-Christ un inviolable amour, et l'on contracte avec l'Église d'indissolubles fiançailles; et puis l'on va prendre place à la droite du prêtre, et l'on porte avec lui la main sur l'oblation; et puis enfin on est prêtre, prêtre pour l'éternité!

Et si, pendant qu'on chemine sur cette voie aux pentes abruptes, Dieu ajoute des épines à celles qui croissent d'elles-mêmes dans tous les sentiers; si, pour une âme choisie entre cent autres, le soleil de la grâce a des rayons plus ardents, au bout de ces cinq années, il y a du sang à chacune des épines, chaque rayon a consumé quelque fibre sensible du cœur, et le lévite, devenu prêtre, est façonné pour les grandes choses, trempé pour les durs labeurs.

Louis rencontra sur sa route ces épreuves exceptionnelles, et dans son ciel brilla ce soleil plus lumineux, mais aussi plus brûlant.

A peine entré en philosophie, une poignante 1857.
attention de la Providence l'amenait auprès d'un lit de mort, bientôt auprès d'un cercueil. Nous avons parlé plus haut d'amitiés sérieuses et chrétiennes, contractées par lui à l'époque des grandes agitations de son cœur. Le plus accompli de ces amis de la dernière heure, Aurélien V...., se mourait. Louis eut la permission d'aller le visiter plusieurs fois durant son agonie, et voici ce qui se passa entre eux : « Je le sommai, tandis qu'il était sur son lit de » mort, de me donner un gage de sa bonne amitié, en demandant à Dieu pour moi, au jour » de son entrée triomphante dans le ciel, la » grâce de mourir missionnaire. » Il écrivait cela, un an après, à un père chrétien, et par conséquent résigné, puis il ajoutait : « Par tout ce » que j'ai ressenti, j'ai lieu de croire que l'heure » du triomphe a déjà depuis longtemps sonné » pour lui. Je suis sans crainte pour mon avenir, » car j'ai la ferme confiance que le bon ami » Aurélien se chargera de me dire où est pour » moi la route du ciel. »

Quand le pieux jeune homme eut rendu à Dieu sa belle âme, Louis et ses condisciples escortè-

rent sa dépouille; puis il fut député, avec un autre de ses amis, pour aller faire à la famille du défunt une visite de condoléance. Au sortir de la maison, Louis, pénétré des graves pensées que toutes ces scènes étaient de nature à inspirer, dit à son compagnon, avec une simplicité effrayante : « Ma mère est le seul lien qui me » retienne; si Dieu venait à me la prendre, je » verrais dans cette nouvelle mort une marque » divine de ma vocation aux Missions étrangè- » res. » Sa mère! il l'aimait bien pourtant, et certes, ceux qui l'ont connu ne l'accuseront pas d'avoir été mauvais fils.

« Je sais combien il aima sa mère, a dit son » panégyriste. La plupart des hommes, en en- » trant dans la vie, ont à partager leur affection » entre un père et une mère; lui, il n'avait eu » que sa mère à aimer[1]. »

Mais la mort menaçait alors cette femme si bonne, et les menaces étaient assez évidentes pour qu'il fût permis de prévoir cette cruelle éventualité.

« Des revers de fortune, d'amers chagrins,

[1] M. Laprie. *(Panég. de L. Beaulieu.)*

» avaient visité son foyer. Ce foyer même était
» passé à des mains étrangères, et la mère de
» Louis, résignée à tout, mais atteinte d'un mal
» qui ne pardonne pas, commençait à se traîner
» péniblement vers la tombe[1]. »

Après une douloureuse odyssée dont nous ne pouvons raconter les détails, elle revint à Langon, où un beau-frère et une sœur de son premier mari[2] voulaient lui prodiguer leurs soins et lui épargner l'humiliation de mourir chez des étrangers. Elle acheva de s'éteindre le 7 novembre 1859, et son fils lui ferma les yeux. Sa mort fut la mort d'une sainte, et le prêtre qui l'assista rend son impression en ces termes : « J'ai eu le
» bonheur de la voir mourir[3]. »

A son retour au grand Séminaire, Louis, le cœur encore plein de sanglots mal étouffés, dit à ses amis : « Dieu a brisé l'unique lien qui
» pût me retenir ; du vivant de ma mère, j'au-
» rais peut-être manqué de courage ; mainte-

[1] M. Laprie. *(Panég. de L. Beaulieu.)*

[2] M. et Mme Blaize. Il est juste de rendre également hommage au dévouement dont M. l'abbé Dondeau et sa famille firent preuve en cette rencontre.

[3] M. Dubreuilh. (*Aquitaine*, 16 sept. 1866.)

».nant, rien ne m'empêchera de suivre ma voca-
» tion. »

Quatre ans, toutefois, devaient s'écouler encore avant son départ pour le séminaire des Missions étrangères, et son cœur seul fit alors le voyage.

Qui donc put le retenir ?

Son directeur d'abord, et ensuite, quand le directeur eut reconnu dans ses désirs et ses aspirations les signes d'une vocation véritable, l'autorité supérieure. Dans un diocèse comme celui de Bordeaux, où les vides faits par la mort dans le courant d'une année sont comblés à peine par les deux ordinations ; quand le zèle dévorant d'un Pontife digne des temps apostoliques, cherche à procurer à chaque groupe important de population les bienfaits attachés à la présence du prêtre ; quand la piété croissante des fidèles demande impérieusement qu'on augmente, dans les paroisses anciennes, le nombre des travailleurs, la perte d'un sujet pieux et intelligent n'est pas peu de chose ; on comprend qu'un évêque s'y montre sensible et ne s'y résigne pas tout d'abord. D'ailleurs, n'est-il pas juste qu'une vocation semblable soit éprouvée?

et, comme le père de famille, le premier pasteur du diocèse n'a-t-il pas le droit d'attendre l'évidence pour reconnaître la volonté divine et pour accorder son consentement au départ d'un de ses fils?

Beaulieu comprit qu'il lui faudrait emporter d'assaut la permission désirée, et il ouvrit la campagne en 1859. Un refus formel accueillit sa première demande. Il ne se rebuta pas, et revint bientôt à la charge, épiant toutes les circonstances favorables et employant tous les moyens. Tantôt c'était une lettre qui arrivait à l'archevêché; tantôt, un jour d'ordination, à la fin de l'office, une main saisissait la queue du manteau pontifical : cette main, inutile de le dire, c'était la main de Beaulieu; il s'introduisait ainsi dans les appartements de Son Éminence, et répétait, de sa voix la plus suppliante, son éternelle prière : « Monseigneur, voulez-vous me laisser partir? » D'autres fois, quand une solennité l'appelait à la primatiale (il eut quelque temps la charge de maître des cérémonies), il hasardait une nouvelle démarche et affrontait en pleine sacristie un nouveau refus.

Ces refus le désolaient; mais il savait se maî-

triser et ne laissait rien paraître de sa peine. Il se contentait d'épancher son âme devant Dieu, puis il prenait la plume et faisait part de son insuccès à ses amis du séminaire des Missions étrangères.

Il y avait dans cet établissement quelques Bordelais : l'un comme directeur, M. l'abbé Rousseille ; d'autres comme aspirants, MM. Daugaron et Alibert [1]. Il était entré en correspondance avec eux, et, grâce à cette correspondance, il s'orientait à merveille dans cette maison qu'il n'avait jamais vue. Il décrivait exactement et le jardin, et la salle des Martyrs; il savait qu'au bas du grand escalier se trouvait une grosse cloche venue de Chine; qu'au fond de tel corridor était un petit oratoire, etc., etc.; et un jour que plusieurs missionnaires, partant pour l'Orient, vinrent s'embarquer à Bordeaux, et passèrent quinze jours au grand Séminaire, il les étonna par la singulière précision des détails qu'il donnait sur les hommes, les choses et les lieux. Deux de ces missionnaires se rendaient en Corée : c'étaient

[1] Ce dernier était Parisien, mais il avait fait ses études au petit Séminaire de Bordeaux.

MM. Landre et Joanno, qui, après deux ans de tentatives infructueuses pour entrer dans leur mission, moururent d'une maladie épidémique quelques mois après y avoir pénétré. Beaulieu devait un jour aller prendre leur place; et, comme si la Providence voulait lui en donner le pressentiment, le premier mot que lui avait dit M. Landre, sans le connaître, avait été celui-ci : « Voulez-vous me suivre en Corée? »

On a dit que l'ardeur de ses désirs était trop impatiente. Nous n'oserions prétendre que des retards bien longs, à son gré, n'excitèrent jamais en lui un peu d'irritation; cependant, ses lettres attestent que ce sentiment était passager :

« Bien convaincu, écrivait-il le 11 septembre » 1860, que rien n'arrive que par la disposition » de Dieu, mais que particulièrement, lorsqu'il » s'agit d'une vocation, et surtout d'une vocation » sublime, sa bonté se plaît à conduire comme » par la main, au travers des obstacles, celui que » son cœur a choisi, je m'abandonne amoureuse- » ment à cette volonté sainte, et me jette avec » un filial abandon entre les bras de Marie, que » j'ai chargée de me la manifester, Sans doute,

» j'ai bien soin de lui dire que ce serait là le
» plus grand bonheur qui me pût arriver, la
» plus grande grâce qui pût m'être accordée,
» l'unique désir de mon cœur. Mais, quoi que
» j'aie pensé, dit ou fait au pied de l'autel, en
» me relevant, je ne sais que répéter : *Fiat vo-*
» *luntas tua.* »

« Que faire ? écrivait-il un peu plus tard, après
» une démarche inutile ainsi que les précédentes.
» Répéter comme avant : *Non mea voluntas, sed*
» *tua fiat.* Et c'est aussi ce que je me propose
» de faire, bien convaincu que, mon indignité
» étant le principal empêchement à mon départ,
» je dois commencer par enlever cet empêche-
» ment, en faisant saintement mon séminaire,
» que je considère, devant Notre-Seigneur,
» comme le lieu de ma probation. »

C'est dans ces dispositions qu'il remplit toujours les deux grands devoirs du séminariste : devoir d'étude et devoir de piété.

A la vérité, se sentant né pour l'action, au grand comme au petit Séminaire, il se contentait du suffisant en matière d'études, et quand il avait

consciencieusement préparé sa classe, il n'eut jamais la pensée d'entreprendre un travail supplémentaire. Un de ses maîtres les plus aimés réunissait de temps à autre ceux des élèves de théologie qui lui paraissaient les plus intelligents, et leur proposait quelque question de dogme ou de morale à traiter dans leurs moments de loisir. Beaulieu se rendait à ces petites conférences; mais quand ses confrères apportaient, l'un une dissertation, l'autre l'analyse d'un traité de théologie, lui payait son tribut par une statistique des Missions, extraite des Annales de la Propagation de la foi. D'autres fois, il marquait par des coups de crayon, sur des cartes géographiques, la place occupée par les différentes corporations religieuses vouées au ministère de l'apostolat.

Exemplaire pour la piété, il était encore un modèle de ce qu'on appelle *bon esprit*. Les disciples, en général, sont plus que sévères pour leurs maîtres, et, à cet égard, *l'âge sans pitié*, dont parlait le fabuliste, se prolonge bien au-delà des limites de l'enfance. Beaulieu n'entendait pas à demi le devoir du respect et de l'affection envers ses maîtres. « On trouve que ces messieurs » ne sont pas toujours aimables, disait-il; mais

» ne peuvent-ils pas avoir leurs chagrins? et ces » chagrins, ne les causons-nous pas en partie? »

Un jour, il aborde un de ses plus familiers amis, et lui dit : « Vous avez dû remarquer qu'à » telle classe, au lieu d'écouter le professeur, on » se permet des lectures de fantaisie. Le profes- » seur, dit-on, n'est pas intéressant; cette con- » duite n'en est pas moins un désordre, et c'est » à nous, qui sommes plus anciens, qu'il appar- » tient de le faire cesser. Il faut que tous nous » prenions ou ayons l'air de prendre des notes, » pendant que le professeur parlera. » Telle fut la consigne, et cette initiative ne fut pas sans résultat.

Chargé en philosophie des fonctions de sacristain, en théologie de celles de maître des cérémonies, il s'en acquittait avec amour ; il mettait tout en œuvre pour procurer l'entier accomplissement des moindres observances et pour donner aux pompes sacrées tout leur éclat.

Il aimait particulièrement le chant ecclésiastique. Doué d'une voix pleine et sonore, il était, selon l'expression du séminaire, un des *piliers du chœur ;* dans la distribution des classes de chant, la section des voix fausses lui était échue

en partage, et il cultivait ces organes rebelles avec un zèle d'autant plus méritoire que le succès l'encourageait moins.

Pendant les vacances, son plus grand bonheur était d'assister à ces aimables fêtes de campagne qui entretiennent la piété du lévite, lui fournissent l'occasion d'aider un peu ses frères aînés, et lui font prendre sa part du labeur et des joies du saint ministère. Les paroisses de Ruch, de Fargues, de Carignan, de Saint-Martin de Sescas, l'ont vu à côté de leurs curés, dans leurs modestes sanctuaires, et au milieu de leurs chantres, devant leur lutrin.

Les bons prêtres qui l'ont connu rendent tous hommage à son admirable régularité.

« Je crois l'entendre encore, dit un de ceux » qu'il fréquentait le plus, alors que nous propo- » sions une promenade ou toute autre récréa- » tion, nous dire : — Si nous faisions notre vi- » site au saint Sacrement ; si nous disions notre » office, ne serions-nous pas plus libres ensuite? » — Cette sage monition était faite de telle sorte, » que nous nous rendions à son avis, bien qu'il » fût le plus jeune. Quelquefois il m'arrivait » tout joyeux : — « Je suis en règle, me disait-il

» (c'était son expression favorite), je pars. » —
» Et il partait pour de longues courses afin de
» s'aguerrir pour les fatigues à venir[1]. »

C'est ainsi que Beaulieu profitait de la grâce divine. Aussi, quand vint le sous-diaconat, se trouva-t-il préparé. Comme il avait sollicité et obtenu de M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions étrangères, le titre d'aspirant, il crut devoir informer les directeurs de cette maison de son appel aux ordres, et réclamer le secours de leurs prières pour un de leurs futurs enfants. Voici ce qu'il écrivit à l'un d'eux :

« 3 décembre 1861, fête de saint
» François-Xavier.

» MONSIEUR ET BIEN CHER DIRECTEUR,

» C'est sous les auspices de l'illustre et bien-
» aimé patron de la congrégation que je viens
» vous donner de mes nouvelles. La première et
» la plus heureuse que j'aie à vous annoncer est
» l'approche de mon ordination du sous-diaco-
» nat. C'est vous dire, en un seul mot, le besoin
» pressant que j'ai de vos bonnes prières. Sans

[1] M. Dubreuilh. (*Aquitaine*, 23 septembre 1866.)

» doute, c'est bien sans arrière-pensée et en vrai
» missionnaire que je veux faire mon offrande à
» Dieu; mais, malgré cela, la démarche a une
» importance que vous devez comprendre mieux
» que moi, vous qui maintenant avez à décider
» non plus de votre vocation, mais de celle des
» autres. Priez donc bien pour moi. Mais, me
» direz-vous, vous voilà donc plus sérieusement
» que jamais du diocèse de Bordeaux? Hélas! il
» n'est que trop vrai, je ne me vois pas tout à
» fait sur la route de Paris. Ce n'est pourtant
» pas le désir qui me manque. Que fais-je qui ne
» se rapporte à mes chères missions? Quel jour
» se passe sans que je pense à cette bénite mai-
» son que vous habitez, et où je pourrais occu-
» per une place, si..... mais non; je ne veux
» pas pour le moment vous parler de cela. Mon
» sous-diaconat doit m'occuper uniquement. »

L'aspirant aux missions trouvait donc dans sa vocation apostolique des motifs plus pressants de répondre dignement à sa vocation sacerdotale, et le ciel lui donnait le temps et lui inspirait la pensée d'épurer de plus en plus sa conscience, et de s'enrichir de vertus.

« Il faut que mon indignité soit bien grande, » disait-il, pour que le cœur de Dieu ne se soit » point encore laissé fléchir. » Et en apprenant le martyre de MM. Néron et Vénard, il s'écriait : « Qu'ils sont heureux ! Il ne se peut pas que ja- » mais je sois digne d'une pareille mort ! Je ne » demande qu'à me consumer lentement et pé- » niblement pour le salut de quelques infidèles. » L'humilité touche le cœur de Dieu : l'heure approchait où les obstacles devaient disparaître ; encore une épreuve à subir, ce sera la dernière, et nous entendrons le cri triomphant du captif délivré de ses liens.

CHAPITRE IV

Voyage aux Pyrénées. — Professorat. — Épreuve suprême.
Délivrance.

Au mois d'août de l'année 1861, Beaulieu, alors en vacances, remplaça pendant quinze jours, au petit Séminaire, un professeur malade. Après la distribution des prix, il partit pour les Pyrénées avec deux professeurs de ses amis. Il revit avec eux ces sites ou gracieux ou grandioses qu'il avait déjà plusieurs fois admirés : Bagnères de Bigorre, pittoresquement assise au pied des montagnes; Cauterets, et son lac de Gaube aux flots d'azur; Saint-Savin, avec son église abbatiale, d'où la vue s'étend sur la fraîche vallée d'Argelès. Là, au sein des vastes solitudes, au bruit de ces gaves *qui ne se taisent ni*

jour ni nuit[1], la pensée de Beaulieu s'envolait aux déserts de l'Extrême-Orient. Ces ponts formés d'un tronc d'arbre jeté sur le torrent, lui représentaient les ponts coulants en corde de bambou auxquels se suspend le missionnaire pour traverser les fleuves de la Chine; ces pics couronnés de neige et voilés souvent de nuages, étaient pour lui les pics escarpés du Thibet ou de l'Himalaya, et plus d'une fois, pendant que ses compagnons échangeaient entre eux leurs impressions rapides, lui se surprenait improvisant une prédication apostolique, ou entonnant, de sa voix la plus éclatante, un superbe *Kyrie eleison*.

Le plaisir du voyage fut un instant troublé par une indisposition subite dont Louis fut atteint. Son tempérament, il avait beau se le dissimuler, était encore débile, et parfois il payait cher la fatigue des longues courses qu'il affrontait pour s'endurcir. L'année précédente, la fièvre l'avait surpris à Soulac, où il était allé visiter le sanctuaire, encore enseveli dans les sables, de Notre-Dame de la Fin des Terres. Il avait aussi souffert

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de Condé.*

au petit Séminaire pendant les quinze jours qu'il venait d'y passer. Le surlendemain de son arrivée chez ses parents de Luz, dont l'hôtel était le quartier général de nos voyageurs, la fièvre le saisit au beau milieu d'une excursion au cirque de Gavarnie. Ses amis le laissèrent grelottant chez le curé de la paroisse, pendant qu'ils allaient jusqu'à la cascade et aux ponts de glace, et, le mauvais temps étant survenu, il fallut rentrer à Luz avec la pluie sur le dos, au pas le plus lent du cheval. Heureusement, trois jours de lit, subis plutôt qu'acceptés, et quelques pilules, avalées avec répugnance, triomphèrent du mal ; mais ces accidents donnaient des armes à ceux qui lui alléguaient sa mauvaise santé comme une marque de non-vocation, et c'est ce qui explique les impatiences de Louis pendant cette petite maladie. Les trois voyageurs, rejoints tardivement par un de ces incrédules, revinrent par Lourdes, Bétharram, Pau et Bayonne. De cette dernière ville, ils poussèrent jusqu'au-delà de la frontière espagnole. Pour aller d'Irun à Fontarabie (à pied, bien entendu, car Beaulieu tenait à prouver qu'il avait recouvré ses forces), il imagina de prendre à travers champs, malgré les repré-

sentations de ses compagnons de voyage, et s'il avait dessein de s'essayer à la vie de missionnaire, il dut être content ; ils sillonnèrent en tous sens, en s'orientant le mieux possible, une vaste plantation de maïs, dont le sol détrempé par la pluie et coupé de fossés nombreux, ne donnait pas mal l'idée des rizières de la Chine toujours inondées par les eaux de quelque fleuve Jaune ou Bleu.

A la fin des vacances, il reprit ses études théologiques. On a vu de quelle manière il s'était préparé aux saints ordres, et nous n'ajouterons rien à ce qui a été dit à ce sujet. Sous-diacre à Noël, diacre à la Trinité, il n'avait pas vingt-deux ans lorsque ses condisciples furent ordonnés prêtres. Il espéra un instant que le retard obligé que lui imposait sa jeunesse serait une chance favorable pour l'accomplissement de ses vœux :

« Je ne puis me tirer de l'esprit, écrivait-il le » 17 mars 1862, que la fin de mon séminaire » marquera le terme de mon épreuve ; que cette » année d'attente sera peut-être l'année bénie » de mon noviciat. »

Ce pressentiment devait se réaliser, en effet, mais après des traverses nouvelles et une suprême épreuve qu'il nous reste à raconter.

Le dernier mot de l'autorité diocésaine avait été celui-ci : « Son Éminence ne veut à aucun » prix contrarier les desseins de Dieu ; mais elle » exige que vous passiez quelques années dans » le ministère, comme épreuve d'abord, et aussi » pour payer votre dette au diocèse. » Beaulieu se soumettait bien à l'épreuve ; seulement, il demandait de la faire à Paris, au séminaire même des Missions étrangères, pendant un an, six mois, trois mois, sous les yeux de directeurs éclairés, accoutumés à juger ces sortes de vocations. Cette proposition ne pouvait être acceptée, et ne le fut pas.

Il eut alors une autre idée : il pensait se rendre à Poitiers au mois d'août ou de septembre, pour subir, avec quelques autres diacres, les examens du baccalauréat théologique ; l'administration ecclésiastique payait les frais du voyage ; à Poitiers, on est à moitié chemin de Paris : « Il » m'est venu en pensée, écrivait-il, de pousser » jusque-là, si du moins je puis ramasser assez » de fonds. Inutile de dire que ce n'est point la

» capitale qui m'attire, mais uniquement le désir
» de consulter M. Albrand sur ma vocation, de
» prier dans cette Salle des Martyrs dont la seule
» pensée fait battre mon cœur, de voir de près
» cette maison où je brûle d'entrer, ces con-
» frères que j'aime sans les connaître, et mille
» autres choses, toutes se rapportant à ma
» grande, à mon unique ambition : être mission-
» naire, si le bon Dieu le veut. »

Ce projet n'eut pas de suite, nous ne savons trop pourquoi.

L'année scolaire 1862-63 le ramena au petit Séminaire. Bien que la vie d'enseignement eût peu d'attraits pour lui, il se donna tout entier aux jeunes bambins de huitième qui lui furent confiés. Sa piété, son zèle furent bientôt remarqués des maîtres et des élèves. On le voyait communier tous les jours, vaquer avec la plus grande exactitude à ses divers exercices de dévotion : visite au saint Sacrement, récitation du bréviaire et du chapelet, lecture de l'Écriture sainte, etc. Il s'imposait même des charges surérogatoires, dans l'espoir d'opérer quelque bien. C'est ainsi qu'il consentit à faire à son tour, comme les prêtres de la maison, la méditation

aux élèves, le matin après la prière, et on se souvient d'une instruction qu'il leur adressa sur ce texte : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra,* et qui roulait sur ces deux points : Dieu veut que nous soyons des saints; nous serons des saints si nous obéissons à la volonté de Dieu, c'est-à-dire en remplissant les devoirs de notre position.

Il s'offrit aussi de lui-même à donner aux plus grands des leçons de plain-chant, et, à l'approche des fêtes, il se plaisait à leur faire répéter avec ensemble l'office qu'on devait chanter.

Au mois de mars, sonna l'heure de l'épreuve suprême que nous avons annoncée. Nous laisserons la parole à Louis pour la raconter, nous réservant de compléter un récit où sa modestie a laissé des lacunes :

« Mon respectable ami [1],

» Vous désirez que je vous dise moi-même » quelque chose des épreuves par lesquelles » Dieu vient de me faire passer. J'y consens; » mais à condition que vous m'aiderez à le

[1] Lettre à M. V...., 9 août 1863.

» remercier; car, vous le savez mieux que moi,
» pour le chrétien, l'épreuve est un présent du
» ciel, et le partage de ceux que Dieu veut ou
» ramener à lui, ou s'attacher plus étroitement.
» Il a daigné me faire une part, bien petite il
» est vrai, mais sans doute proportionnée à mes
» forces.

» Ce fut d'abord, au mois de mars, l'opération
» d'une loupe qui m'était venue sur le cou.
» M. Catellan, médecin distingué de Langon,
» m'en délivra avec son habileté ordinaire; mais,
» ne trouvant pas que ma force première revînt
» assez vite, je crus devoir laisser à un autre la
» place que j'occupais au petit Séminaire. C'est
» précisément au retour du voyage que je fis à
» Bordeaux pour régler cette affaire, que je fus
» pris de la rougeole, maladie peu grave avec
» des soins, mais qui eut pour moi des suites
» bien funestes. A la rougeole, succédèrent des
» hémorragies abondantes qui m'affaiblirent
» beaucoup. Je commençais pourtant à me re-
» faire, lorsque m'arriva cette dernière maladie
» (une fluxion de poitrine), qui m'a conduit aux
» portes de l'éternité. Toutes mes dispositions
» étaient prises; peut-être ai-je manqué une

» excellente affaire. A la volonté de Dieu! Il m'a
» prouvé, depuis, qu'il me voulait encore ici-bas,
» sans doute à cause de mon indignité d'entrer
» là-haut. Après avoir passé le mois de juin au
» lit, et consacré le mois de juillet à la conva-
» lescence, je me trouve aujourd'hui parfaite-
» ment guéri, et me sens plus fort qu'avant
» d'être malade. Vous voyez qu'il y a bien de
» quoi remercier Dieu.

» Voilà donc l'histoire de mes tribulations.
» Peu de chose, bien peu de chose, surtout si je
» ne les ai pas prises avec assez de résignation,
» et comme venant de Dieu même.

» Pour ce qui est de mes impressions, tout ce
» que je puis vous dire se résume en deux
» mots. — D'abord, il y a pour les malades,
» dans ces moments extrêmes, des grâces abon-
» dantes, et la pensée de la miséricorde de Dieu
» fait plus que contre-poids à celle de sa redou-
» table justice. — Mais, en second lieu, on est
» capable de bien peu de chose. Croiriez-vous
» que moi, pécheur sans doute comme et plus
» que les autres, mais cependant habitué à
» la confession de tous les huit jours, ayant
» ma tête parfaitement libre, et n'y éprouvant

» aucune douleur, j'ai eu toutes les peines du » monde à faire mon examen de la semaine? » Cela vous donne la mesure de ce que valent » grand nombre de confessions faites à l'article » de la mort, et cela nous prouve une fois de » plus la nécessité d'avoir toujours présente à » l'esprit la parole du Sauveur : *Soyez prêts;* et » ailleurs : *Veillez, je le dis pour tous, veillez*[1]. »

Ce que Beaulieu ne dit pas, c'est que l'opération dont il parle fut des plus longues et des plus douloureuses : « On lui tranchait la chair jusqu'aux os, on lui arrachait des lambeaux vivants, et le sang coulait à flots[2]. » Il ne dit pas que pendant une heure entière, le chapelet en main, il souffrit sans pousser un soupir, et qu'il se contenta de dire, lorsqu'enfin on banda la plaie : « Il était temps que cela finît. » Il ne dit pas que son courage étonna le médecin, homme du monde, qui déclara franchement n'avoir trouvé cette force que dans les personnes sincèrement religieuses. Il ne dit pas qu'au dernier

[1] *Matth.*, XXIV, 44. — *Marc*, XIII, 37.
[2] M. Laprie, *Panégyrique.*

période de cette pleurésie qui le mena presque aux confins de l'autre monde, lisant la pitié sur tous les visages, et craignant qu'on ne lui dissimulât son état, il murmurait d'une voix éteinte, à l'oreille d'un ami : « Au moins vous, vous » m'avertirez ; » et qu'il rappelait à un autre prêtre, qui l'était venu voir, un mot de son directeur : « Ceux qui s'en vont, sont les plus heu- » reux. » Il ajoutait cependant : « Je ne regrette » qu'une chose, c'est de mourir avant d'être prê- » tre. »

« Quand Dieu veut faire voir, dit Bossuet, qu'un ouvrage est tout entier de sa main, il commence par tout réduire à l'impuissance et au néant, puis il agit. » Cette parole tant de fois citée se réalisa une fois de plus ; écoutons encore notre convalescent ; il écrit à M. Rousseille :

« Langon, 4 août 1863.

» Monsieur et bien cher Directeur,

» Dieu soit loué ! *Laqueus contritus est*[1] ; » dans quelques jours, je l'espère, je pourrai » achever le verset en me voyant sur la route

[1] Le filet est rompu. (*Ps.*, cxxiii, 7.)

» de Paris. En attendant, j'ai en main mon pas-
» seport, écrit de la main même de Monseigneur,
» dans les termes les plus affectueux pour la
» Congrégation dans laquelle il me permet d'en-
» trer. C'est bien, comme vous me l'avez dit
» souvent, au moment où on s'y attend le moins
» que la bonne nouvelle arrive. Je vous assure
» que pour moi, elle est la bienvenue. Je ne sais
» plus ni ce que je fais, ni ce que je dis. Aidez-
» moi à remercier le bon Dieu. — Le seul re-
» gret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir partir
» immédiatement. C'est à peine si je suis remis
» d'une maladie qui m'a réduit à la dernière ex-
» trémité. Mais, grâces à Dieu, les forces me
» reviennent vite, et la joie va me les doubler.
» Oh! si vous saviez tout ce qu'il y a au fond de
» mon cœur! Mais vous l'avez éprouvé.

» Je vous laisse, parce que je ne suis pas as-
» sez revenu de ma surprise de ce matin. Gloire
» à Dieu et à Marie, voilà tout ce que je sais
» dire.

» Ne viendrez-vous pas, ces vacances? En
» attendant de vous voir, ou à Paris ou à Bor-
» deaux, je suis, etc.

» L. Beaulieu. »

Que s'était-il donc passé? Comme Louis l'écrivait le même jour à M. Albrand : « l'oracle de » Notre-Seigneur, *pulsate et aperietur*[1], s'était » accompli; » il avait frappé une dernière fois, « en désespéré, uniquement pour empêcher la » prescription, » et la porte s'était ouverte. La conviction de Son Éminence était formée, et l'*exeat* accordé.

A la joie succéda, ou plutôt vint se mêler une véritable angoisse morale. Quand sa mère fut malheureuse, un oncle et une tante de Louis s'étaient souvenus qu'elle avait été leur sœur. Pour se payer des soins fraternels qu'ils lui avaient prodigués, leur cœur, après la mort de la mère, s'empara de l'enfant, leur table fut sa table, leur maison devint sa maison. Et quand la maladie de Louis eut fait éclater de nouveau ce dévouement qu'il avait pu voir à l'œuvre auprès de sa mère mourante, quand il eut vu son oncle et sa tante passer pendant trois mois les jours et les nuits à son propre chevet, suivre d'un regard anxieux les progrès du mal, et renaître, pour ainsi dire, avec l'enfant de leur

[1] Frappez et on vous ouvrira.

adoption, il se sentit enlacé dans des liens si doux et si forts, qu'il dut se dire à lui-même : « Mon départ brisera leurs cœurs et le mien. » Ses projets, il est vrai, étaient connus de tous ; ses parents savaient mieux que personne qu'il écrivait aux Missions étrangères ; ils avaient remarqué sur sa table, parmi les livres les plus complaisamment feuilletés, les Vies de M. Gagelin, de M. Marchand, de James Choppart, du Vénérable Borie, du Vénérable Cornay, missionnaires et martyrs. Ils exprimaient souvent leurs inquiétudes aux amis de leur cher neveu, mais ceux-ci leur assuraient d'ordinaire que les instances de Louis échoueraient toujours contre les résistances de l'autorité ; que ces résistances allaient devenir désormais invincibles, une santé si gravement compromise n'étant pas propre à la vie active des missions.

Louis hésita huit jours avant de porter le coup terrible. Il avait paru préoccupé toute la semaine, et on supposait bien que certain pli portant le timbre archiépiscopal contenait la cause de ses préoccupations. Enfin, un matin, après avoir demandé à Dieu, pendant la sainte messe, la force d'affliger ceux qu'il aimait tant,

il prit son courage à deux mains, et, de retour chez lui, au moment où sa tante lui servait son déjeuner, il prononça ces mots d'un ton sérieux et sans lever la tête : « Tu n'as pas longtemps à » me le préparer. » Sa tante comprit, et, toute saisie : « Tu veux nous quitter, lui dit-elle? — » Oui, répondit-il, et je pars le 27, avec M. Rous- » seille, qui sera chez sa mère, à Bordeaux. » Les pleurs alors commencèrent à couler, et ne tarirent pas depuis cet instant jusqu'à celui du départ : « Puisque tu le veux, pars, lui disait » son oncle; tu n'es pas notre enfant, nous n'a- » vons pas le droit de te retenir; mais j'aimerais » autant te voir mort. » On s'occupa cependant de préparer ses malles, et les objets qu'on y enferma furent mouillés de larmes amères.

Louis se hâta dès lors d'annoncer la nouvelle à ses amis de Bordeaux. L'un d'eux lui ayant demandé pourquoi il ne retardait pas son départ d'un mois, puisque aux Missions étrangères, comme à Saint-Sulpice, les cours ne s'ouvraient qu'en octobre, il répondit : « Depuis que j'ai » parlé à ma famille, ce sont tous les jours des » scènes qui me brisent; il est temps d'y mettre » fin. »

Nous n'essayerons pas de raconter toutes ces scènes, où il déploya toute la force de son âme et en laissa deviner toutes les tendresses. Il en est deux pourtant que nous voulons redire, parce qu'elles se présentent à la mémoire de ceux qui en furent témoins, environnées d'un je ne sais quoi de suave qui en fait pour eux un souvenir sacré. Jamais, de leur aveu, ils n'avaient senti d'aussi près le surnaturel; jamais ils n'avaient mieux compris combien la simplicité peut être sublime. Qu'il nous soit permis de nous mettre en scène nous-même, car nous étions témoin et acteur.

C'était la veille du départ, le 26 août. En face de Langon, à deux pas de la Garonne, est une prairie où souvent nous allions nous promener ensemble pendant les vacances : c'est là que nous passâmes la dernière soirée. Nous nous assîmes sur le gazon, faisant cercle autour de Louis. La lune, brillant dans un ciel pur, nous permettait de contempler le visage de notre ami. Ce visage, pâli par la souffrance, mais pourtant calme et serein, semblait transparent à nos yeux, et derrière cette surface paisible, une âme d'ange et de saint nous apparaissait. Il y avait là près de

lui, trois prêtres de ses amis les plus intimes, avec plusieurs élèves du Séminaire. Dans ces situations extraordinaires, le cœur sent vivement, mais la bouche ne sait que dire. Lui seul parlait pour tous, à tous : aux uns, d'un voyage à Rome qu'ils projetaient; aux autres, de leurs jeux et de leurs prouesses d'écoliers; à personne, de lui-même et de la vie nouvelle qu'il allait commencer bientôt : *Omnibus omnia factus*[1]. Le lendemain, de bonne heure, nous nous retrouvions à l'église, d'où nous partîmes silencieux et recueillis, sous le brouillard du matin, pour l'accompagner à la gare du chemin de fer. Là, nous prenant à part et nous menant dans un coin écarté, il s'agenouilla et nous dit : « Mes » amis, avant de me séparer de vous, j'ai une » faveur à vous demander : vous êtes prêtres, » donnez-moi votre bénédiction. » Et comme nous hésitions, il leva les yeux, et voyant des larmes dans les nôtres, avec un regard et un ton que nous ne pourrons jamais oublier : « Allons, re- » prit-il, ne faites pas les enfants; vous êtes » prêtres pour bénir. »

[1] Se faisant tout à tous.

La même scène se renouvela à la maison de campagne du grand Séminaire, où l'attendait, avec son directeur, M. l'abbé Rousseille. Ce fut là sa dernière étape : le 28 au matin, il partait pour Paris.

Le lendemain, c'était la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste. Quand, vers le soir, les deux voyageurs ouvrirent leur bréviaire, pour réciter matines : « Bon augure, dit en souriant » M. Rousseille à son jeune compagnon. » Il prophétisait sans le savoir.

Nul ne peut mieux rendre compte des émotions de cette mémorable journée que Louis lui-même, et c'est pourquoi, en terminant ce chapitre, nous lui laissons la parole. Il écrit à son directeur, M. l'abbé Larrieu, supérieur du grand Séminaire :

« Mon bien cher Père en N.-S.,

» Les émotions les plus vives que j'aie ressen-
» ties ne sont pas celles du départ. J'avoue que
» je me sentis homme en quittant Langon, beau-
» coup plus encore en disant adieu à mes bons
» maîtres; mais là s'arrêtèrent mes émotions,

» car en vous disant adieu, peut-être pour tou-
» jours, je n'éprouvai que le bonheur d'obéir et
» de suivre la voie que vous m'indiquiez. Ce fut
» donc inutilement que M. Rousseille chercha à
» découvrir sur ma figure dès sentiments de tris-
» tesse qui étaient bien loin de mon cœur. Je ne
» puis en dire autant de mon arrivée à Paris.
» Jusqu'à ce moment, j'étais distrait par les im-
» pressions du voyage; mais quand je me vis
» dans la capitale; quand je me pris à penser
» que dans quelques instants j'allais mettre le
» pied sur le seuil de ce Noviciat béni, après
» lequel j'avais tant soupiré; oh! vous dire ce
» que j'éprouvai alors serait impossible! Il n'y a
» que Dieu qui puisse faire ressentir de telles
» douceurs; aussi, est-ce à lui seul que j'en parlai
» pour le moment. »

Nous verrons, au chapitre suivant, ce qu'il dit aux hommes quand sa joie put s'épancher.

CHAPITRE V

Séminaire des Missions étrangères. — Les bois de Meudon.
Correspondance. —La Salle des Martyrs.

On raconte qu'une femme illustre, M^me^ de Staël, exilée de Paris, soupirait en contemplant les beaux lacs de la Suisse, et répétait avec tristresse : « J'aime mieux le ruisseau de la rue du Bac. » Beaulieu, bien qu'il chérît sa petite patrie, avait éprouvé souvent, mais pour d'autres raisons que M^me^ de Staël, le même sentiment en contemplant sa verte Garonne. La rue du Bac, le séminaire des Missions étrangères dont l'entrée est dans cette rue, c'était le paradis de ses rêves, le point de départ du seul avenir qu'il convoitait.

« Piété vive, charité sans bornes, gaîté extraor-

» dinaire, voilà, je crois, la devise de ce sémi-
» naire où tout est sous *le régime de la commu-*
» *nauté.* » C'est ainsi qu'il s'exprimait en faisant part à ses amis de ses premières impressions. Accueilli par les directeurs comme un fils, par les aspirants comme un frère depuis longtemps attendu, il se sentit tout d'abord en famille, et son cœur, dès l'heure même, se mit à l'unisson de leurs cœurs. C'est dire que deux sentiments s'y fixèrent : l'un qui depuis longtemps en était banni, la joie; l'autre, chez lui toujours vivace, mais jusqu'à ce jour comprimé, le zèle chrétien.

Comment n'eût-il pas été joyeux? Depuis quatre ans, il portait le titre, humblement sollicité, d'*aspirant;* ce nom, désormais, il l'aurait de droit, et non plus par faveur. Cette chère maison où s'envolaient ses vœux les plus ardents, enfin il en était l'hôte; ces confesseurs de la foi, ces apôtres émérites, choisis pour former d'autres apôtres, il les avait pour pères et pour maîtres; ces jeunes gens rassemblés par le souffle de Dieu, de tous les points de la France, au foyer du dévouement apostolique, ils l'appelaient leur ami et leur frère! Oh! certes, à ces

moments de la séparation, « si crucifiants pour la » nature[1] » succédaient trop brusquement des heures d'enchantement et d'ivresse, pour que le cantique de la reconnaissance ne montât pas à ses lèvres, et que de sa poitrine oppressée ne s'échappât aussi le cri du grand patron des missionnaires : « Assez, mon Dieu, assez ! »

La joie déborde dans les premières lettres qu'il écrit ; contenue et voilée lorsqu'il s'adresse à sa famille, elle éclate lorsque rien ne l'oblige à la déguiser.

« Mes bien chers parents, écrit-il dès le 4 sep- » tembre, il me semble que, me sachant heu- » reux ici, vous oublierez plus facilement le dé- » plaisir que j'ai dû vous causer pour suivre ma » vocation et uniquement pour cela ; car si j'a- » vais agi par tout autre motif, j'aurais agi en » ingrat et aurais manqué au premier de mes » devoirs envers vous, à celui de la reconnais- » sance que je vous dois pour toutes les bontés » que vous avez eues pour moi, et surtout pour » les soins si intelligents et si dévoués que vous

[1] Lettre du 11 septembre.

» m'avez prodigués pendant ma longue maladie.
» Dieu m'est témoin que je ne l'oublie pas, et
» ne l'oublierai jamais, et que chaque jour je
» tâche de vous le rendre dans mes prières.
» C'est la ressource de ceux qui sont séparés
» ici-bas. Nous le sommes, nous autres, pour
» combien de temps? C'est ce que je ne sais pas
» plus que vous. Dieu le sait, et cela doit nous
» suffire; car enfin, qu'est-ce que notre vie? Un
» passage plus ou moins long sur cette terre;
» une ombre à laquelle nous ne devons pas nous
» attacher. L'essentiel, c'est que, de loin ou de
» près, nous soyons unis dans l'accomplissement
» de tous nos devoirs, que nous méritions de
» l'être dans la récompense; et, pour le moment,
» ce que vous pouvez faire de plus agréable à
» Dieu, et de plus profitable pour vous et pour
» moi, c'est de lui offrir votre sacrifice, comme
» je tâche de le faire moi-même.

» Allons, un peu de courage, soyons chré-
» tiens; et d'ailleurs, rappelez-vous et croyez
» que je suis bien, très-bien où je suis; mais
» que de loin comme de près je suis à vous du
» fond du cœur.

» L. Beaulieu. »

« Comme j'ai dit le *Te Deum* de bon cœur
» (écrivait-il en même temps à un de ses confi-
» fidents d'autrefois), lorsque je me suis vu au
» terme de mon voyage ! Il était neuf heures
» quand je mis le pied sur le seuil du séminaire.
» Tout était prêt. D'ailleurs, lorsqu'on arrive
» ici, on n'a à s'occuper de rien ; chacun se dis-
» pute le plaisir de vous faire les honneurs. On
» vous fait votre lit ; — défense même d'y tou-
» cher, c'est le droit des anciens. On monte votre
» malle, on la décorde ; on range votre linge
» comme vous le désirez, etc., etc. Tout cela
» avec une charité qu'on trouverait, je crois,
» difficilement ailleurs. Par cette réception, ju-
» gez de ce qui doit se passer journellement. La
» règle qu'on suit ici est large en elle-même,
» mais plus large encore dans son esprit. Toute-
» fois, il serait difficile de l'observer mieux qu'on
» ne le fait. On m'avait bien dit que je trouve-
» rais ici de grandes vertus, et je n'ai pas tardé
» à m'en apercevoir. Tel confrère qui est là tout
» auprès de moi, se faisant ma Providence, le
» compagnon de tous mes jeux et de tous mes
» exercices, était naguère encore chanoine de
» Paris et secrétaire du cardinal Morlot. Tel

» autre qui cherche à se faire le dernier d'entre
» nous, et mon confrère dans le diaconat, sié-
» geait, il y a peu de temps, comme vice-prési-
» dent au Tribunal de commerce de Marseille,
» et jouissait d'une immense fortune. Et je suis
» loin de tout savoir sur le compte des autres.
» Voilà donc, mon cher ami, le milieu dans le-
» quel je suis tombé, à ma grande confusion,
» sans doute, mais me confiant en cette pensée
» que si Dieu m'a véritablement appelé ici, il
» me donnera ce qu'il faut pour y rester.

» La chambre que j'occupe a été habitée par
» le vénérable Gagelin, et je ne suis séparé que
» par une cloison de celle du vénérable Mgr Bo-
» rie. Quels témoins! N'importe; je me sens
» au fond du cœur une paix et une résolution
» qui me font croire que je suis bien où je dois
» être. Le reste, à la grâce de Dieu! »

Et quelques jours plus tard : « N'attendez pas
» que je vous parle de Paris : je ne le connais
» guère plus que vous. Le peu que j'en vois,
» quand nous sortons, m'a l'air si mauvais et si
» en dehors de Dieu, que cela m'ôte le goût de
» voir le reste. Mon séminaire, voilà mon Paris.

» C'est bien là la véritable capitale, pour moi, où » règnent le vrai Seigneur et la seule reine digne » de porter ce nom. Les rues et les places n'en » sont ni larges ni belles ; mais, comme il est dit » dans l'Apocalypse, les murs en sont de jaspe, » et couverts de pierres précieuses, qui sont les » reliques de nos vénérés martyrs. Autour de » l'Agneau sont aussi de vénérables vieillards, » confesseurs de la foi. Quant aux habitants de » cette cité de Dieu, ils ont été choisis dans tous » les coins de notre France, pour être les anges » de paix envoyés aux peuples encore assis à » l'ombre de la mort. Comment donc n'être pas » heureux dans ce Paradis terrestre, et comment » y compter les jours et les semaines? »

Il crut aussi devoir écrire à Mgr Faurie une lettre d'où nous extrayons le passage suivant :

« Lorsque vous dîtes adieu au diocèse de » Bordeaux, celui qui vous écrit n'était qu'un » tout petit enfant que vous dûtes connaître et » caresser plus d'une fois. C'était ce petit Louis, » cousin du regretté Némorin Grilhon et de » l'abbé Dondeau, avec lesquels vous vouliez

» bien passer quelques jours de vos vacances, à » Langon. L'année même de votre départ, j'en- » trais au petit Séminaire, et ce n'était pas là » que je devais vous oublier, car votre souvenir » y est encore bien vivant. C'est pendant le cours » de mes études que je sentis naître le désir de » me consacrer aux missions. Après quatre ans » d'épreuves, me voilà au séminaire des Missions » étrangères.....

» Veuillez, Monseigneur, excuser le pauvre » aspirant qui a voulu se rappeler à votre souve- » nir, et daignez, du fond de la Chine, bénir sa » vocation. »

Quand Beaulieu arriva à Paris, les vacances n'étaient pas terminées, et la semaine se passait à Meudon, où la communauté des Missions étrangères possède une petite maison de campagne. Le pied-à-terre est des plus modestes; mais les immenses bois de la Couronne ouvrent aux jeunes séminaristes leurs allées ombreuses, et Dieu sait si on les arpente en tous sens! Beaulieu fut bientôt un des plus intrépides et des plus gais promeneurs. Avec les amis que son

heureux caractère lui fit dès les premiers jours, notamment avec MM. Lesserteur, Verdier, Blanchard et de Bretenières, il entreprenait de véritables voyages, compliqués de fatigues d'un genre à part. C'est ainsi qu'un jour ils s'en allèrent à Versailles, en chantant vêpres et complies à deux chœurs sur la route. Souvent, ils grimpaient sur des arbres, et, perchés sur ces lutrins gigantesques, ils entonnaient leur office avec grande solennité.

A la reprise des études, notre Louis, qui avait déjà fait trois ans de théologie, put disposer de plus de temps que ses confrères ; mais son zèle trouva un aliment dans la correspondance qu'il lui fallut entretenir. Chacun de ses amis de Bordeaux voulait avoir quelques lignes de lui : on pressentait que ses lettres deviendraient des reliques. Beaucoup sollicitaient ses conseils et ses prières. Dans cette distribution de tendres épanchements et de leçons charitables, ses proches, comme il était juste, eurent la part la plus large. Quand il prenait la plume pour s'entretenir avec eux, son style, ordinairement ferme et viril, devenait affectueux, filial, attendri. Il recommandait avec les plus vives instances, aux uns le retour

aux pratiques religieuses, aux autres la persévérance et l'avancement dans la vertu.

Avec ses anciens condisciples, prêtres pour la plupart, il s'excusait de prendre le ton *sermonneur*, mais il répondait avec simplicité à leurs demandes, et plusieurs de ses lettres sont de véritables pages de direction, dignes des maîtres de la vie spirituelle. En voici une qui mérite d'être citée :

« Après avoir tant joui de la lumière, vous » voilà donc dans les ténèbres. Dieu en soit » loué! d'abord, parce que tout ce qu'il fait est » bien fait; mais aussi parce que cette conduite » de Dieu à votre égard montre que vous êtes » tout à fait de ses amis. Hélas! que n'ai-je la » même expérience que vous, pour vous parler » pertinemment? A qui vous êtes-vous donc » adressé pour avoir la lumière? A un aveugle, » aveugle-né; jamais je ne connus les consola- » tions dans l'oraison. Tout ce que j'ai pu faire, » depuis que je m'y applique, c'est de me traîner » péniblement, heureux quand ma négligence ne » m'y fait pas trouver l'occasion d'offenser celui » que j'allais honorer. Et, malgré cela, j'ose

» vous répondre, car ce que j'ai entendu dire à
» des hommes expérimentés, et ce que j'ai lu
» moi-même dans les auteurs de spiritualité me
» fait conclure que vous êtes tout à fait dans
» l'amitié de Notre-Seigneur. La voie dans la-
» quelle vous marchez, cette voie de ténèbres et
» de scrupules, a été la voie dans laquelle ont
» marché, à un moment donné de leur vie, tous
» les grands serviteurs de Dieu. Le soleil ne luit
» pas toujours, autrement nous ne goûterions
» pas la lumière; et notre pauvre nature n'en
» pourrait pas supporter les ardeurs, si elles
» étaient continuelles. De même nous n'avons
» pas un printemps perpétuel, car avec cela nous
» mourrions de faim. Il faut que les plantes qui
» doivent servir à notre nourriture sentent pas-
» ser sur elles les gelées de l'hiver, avant de
» pouvoir donner des fruits. Ainsi en est-il pour
» nos âmes. Dieu se retire, et alors c'est l'hiver;
» mais, patience, le printemps reparaîtra, et au
» premier aspect des rayons du soleil de justice,
» la cohorte des démons se dissipera. Une vertu
» qui n'a jamais été éprouvée peut-elle être so-
» lide? Vous ne devez donc nullement vous
» inquiéter de votre état, pas même chercher

» la lumière; contentez-vous de répéter sans » cesse : *Fiat voluntas tua*[1]. C'est là le meilleur » du sacrifice, la fine fleur de la vertu, et la » pointe que le diable redoute le plus. Encore » une fois, pardonnez-moi d'oser vous donner » des conseils; vous m'avez demandé en ami de » vous dire quelque chose, et je vous dis ce que » je sais, et comme je le sais. »

Cette humilité, qui s'accuse dans les dernières lignes, était sincère; et ayant conclu de quelques phrases admiratives d'une lettre qu'il reçut, que l'on gardait ses réponses, il pria l'ami qui lui écrivait de vouloir bien les détruire.

Le médecin qui l'avait opéré au mois de mars, étant venu à Paris chercher pour lui-même la guérison d'un mal cruel, Louis, reconnaissant des soins qu'il en avait reçus, le visita plusieurs fois, et reprit avec lui d'amicales controverses commencées à Langon. Ce médecin, jusqu'alors indifférent ou sceptique, mourut peu après en chrétien fervent; et qui oserait dire que les paroles de son jeune client, fécondées par la

[1] Que votre volonté soit faite.

prière, ne furent pour rien dans ce changement?

Une autre occupation bien douce absorba les loisirs du jeune diacre. Il y a, au séminaire des Missions étrangères, une salle connue du public chrétien sous le nom de *Salle des Martyrs;* elle pourrait s'appeler encore la salle du Trésor. Un riche tapis en couvre le parquet; les murailles sont revêtues de tentures rouges semées d'étoiles et de palmes d'or. Au fond, sur des gradins, sont disposées treize châsses d'inégales dimensions; quelques-unes portent des inscriptions en langue chinoise : ces châsses contiennent les ossements de plusieurs martyrs, français et asiatiques, prêtres et laïques, dont la plupart ont déjà reçu du Saint-Siége la qualification de *Vénérables*. Sur les trois autres faces règnent des vitrines semblables à celles de nos musées de curiosités. On y voit des chaînes, des cordes, des lambeaux de vêtements, des fragments de rotin, la cangue de M^gr^ Borie, son calice, un crucifix teint de son sang. Au-dessus sont suspendus des tableaux, grossières ébauches d'un art à peine sorti de l'enfance : ces tableaux représentent l'arrestation, l'interrogatoire, les tortures, l'exécution des martyrs. Tous

les soirs, avant de se retirer dans leurs cellules, les jeunes aspirants viennent faire une courte station dans ce sanctuaire vénéré ; ils y méditent quelques minutes, puis ils baisent le crucifix de Mgr Borie, et sortent en silence, le cœur doucement ému.

Louis se plaisait au milieu de ces reliques et de ces souvenirs, et il tressaillit de bonheur lorsqu'on lui proposa d'en dresser le catalogue. Ce catalogue s'étendit sous sa plume, au point de former un assez fort volume, véritable guide du visiteur. La première page porte trois signatures : Beaulieu, Lesserteur et Blanchard; mais l'ordre qui règne dans tout l'ouvrage, un style précis, net et sans apprêt, nous paraissent de sûrs indices (indépendamment de la première place donnée à son nom) que Beaulieu eut la part principale à la rédaction définitive.

Ce livre se divise en deux parties : la première, plus courte, contient une description de la salle, c'est-à-dire l'explication détaillée des *tableaux,* l'indication des *souvenirs* ou objets ayant appartenu aux martyrs, ou joué un rôle dans leur supplice.

La seconde partie renferme des notices assez

étendues sur les missionnaires et sur les chrétiens dont ces tableaux et ces objets rappellent les noms. Cette partie est presque tout entière l'œuvre de Beaulieu.

Ce travail, on peut le dire, fut fait avec amour. Beaulieu savait par cœur les actes des martyrs dont il racontait le supplice; il connaissait la place de chacune des reliques, il les étiquetait de sa main. C'était plaisir de le voir palpant les rotins et les cangues. Se croyant indigne de mourir pour la foi, il se donnait de temps en temps la consolation de se mettre une cangue sur les épaules. Un jour, qu'il l'avait adaptée au cou d'un de ses confrères, il ne pouvait pas la lui ôter, et, dans sa pensée, c'était un présage dont il était jaloux.

« Mon cher ami, lui disait un étudiant en » droit qu'il connaissait, et qu'il avait mené dans » la salle, peut-être vous-même nous reviendrez » dans cet état. — Je le désire, répondit Beau- » lieu, tous les jours je le demande à Dieu; c'est » le plus court. »

On lisait alors au réfectoire les Actes des martyrs de Corée, recueillis par Mgr Daveluy. Beaulieu tressaillait en entendant cette lecture; il ne

pouvait contenir son admiration, et le désir du martyre s'allumait dans son cœur. La Providence avait ses desseins; quatre des auditeurs de ces récits sublimes devaient mourir pour la foi en Corée : il était bon qu'ils connussent le courage et l'héroïsme de leurs devanciers.

« Aimons Dieu à la folie, et nous serons sa-» ges. » Ces mots reviennent sous sa plume dans plusieurs lettres de cette époque. Les traits qu'on vient de lire démontrent avec évidence qu'il était atteint de cette folie et consumé de cet amour. Heureux ami ! tu étais donc vraiment sage, et le mondain qui rira de toi, si par hasard il parcourt ces lignes, n'est qu'un pauvre fou qui t'eût fait pitié !

CHAPITRE VI

Ordination. — Cérémonie des adieux. — Départ.

Au milieu de ces occupations, le temps fuyait court et rapide. Le mois de mai arriva, et avec le mois de mai, sous les auspices de Marie, la dernière ordination. Louis demanda de tous côtés des prières, et, le 21 mai, veille de la Trinité, il fut ordonné prêtre, « en famille, par » Mgr Thomines-Desmazures, ancien vicaire » apostolique du Thibet, dans l'église des Mis- » sions étrangères, celle-là même où Fénelon » prononça, le jour de l'Epiphanie, son fameux » sermon sur les missions[1]. »

[1] Lettre du 22 mai 1864.

Le lendemain, il montait pour la première fois à l'autel.

Les émotions d'une première messe sont de celles que la parole humaine ne saurait rendre; nous n'essayerons donc pas d'en donner une idée; nous nous contenterons de mettre sous les yeux de nos lecteurs une lettre qui se passe aisément de commentaires :

« 22 mai 1864.

» Bien chers parents,

» Je descends à peine du saint autel. Pour la » première fois, mes mains, nouvellement consa- » crées, ont eu l'incroyable honneur de toucher » le corps de celui que ma parole, ou plutôt celle » de Dieu même, venait d'y faire descendre. » Que vous dirai-je? Hélas! je suis anéanti, et je » me demande si ce n'est point un rêve... Eh! » non, c'est la plus réelle vérité : je suis prêtre, » et pour l'éternité! Dieu a mis hier dans mes » mains des bénédictions dont je veux que vous » ayez les prémices. Je viens de vous donner une » large part dans le *memento* des vivants, comme » au *memento* des défunts j'ai pensé à tous ceux

» qui nous ont quittés. Mais ce n'est pas tout :
» Recevez la bénédiction que je vous envoie,
» et dans laquelle je fais passer tout mon cœur.
» Qu'elle produise dans les vôtres les fruits les
» plus agréables à notre Dieu. Je veux aussi,
» maintenant que je monterai tous les jours au
» saint autel, tâcher de vous rendre tous les té-
» moignages de bonté que vous m'avez donnés
» les premiers. »

Et il leur fixait les jours de chaque mois où il se proposait de dire la messe à l'intention de quelqu'un d'entre eux ou de ses parents décédés.

Son oncle et sa tante lui avaient envoyé un charmant calice :

« Vous avez fait les choses tout à fait en
» grand, leur écrivait-il ; Notre-Seigneur daigne
» vous le rendre ! Pour recevoir son corps sacré
» et son précieux sang, lorsqu'on est pauvre, la
» simplicité suffit ; mais quand on a quelques
» ressources, il n'y a rien de trop beau. Merci
» donc, de m'avoir mis à même de recevoir si
» bien Jésus-Christ. »

Et à un de ses amis, qui lui avait envoyé une pale :

« Après la consécration du vin, en recouvrant » le précieux sang, je penserai que la pale re- » présente, dans l'esprit de l'Église, la pierre qui » ferma le sépulcre du Sauveur, et j'ensevelirai » dans le sang du pieux Pélican nos deux cœurs » réunis dans une même affection. Je demanderai » que, séparés un moment sur la terre, comme » le corps et le sang de Jésus, ils soient bientôt, » comme ce corps et ce sang divins, réunis » pour toujours par la résurrection glorieuse. »

Les nouveaux prêtres n'attendaient plus qu'un mot de leurs supérieurs, celui qui assignerait à chacun sa destination. Beaulieu souhaitait le Tong-king, « parce qu'on y avait plus de chances » de mourir martyr. » La Corée lui échut en partage ; les chances étaient les mêmes, et le nouvel apôtre put dire comme le prophète : *Funes ceciderunt mihi in præclaris*[1]. Il faut l'entendre encore lui-même :

[1] Le cordeau est tombé pour moi sur un lot magnifique. (*Ps.*, XV, 6.)

« MON BIEN CHER AMI,

» N'allez pas vous effaroucher lorsque vous » entendrez prononcer le nom du pays dans » lequel on m'envoie. Au premier coup, il y » aurait presque de quoi frémir. Ce n'est plus » l'Extrême-Orient dans le sens large seulement, » mais dans le sens le plus strict, aussi loin » que possible ; tellement à l'orient, que quand » vous vous couchez en France, nous nous levons » en..... C'est une presqu'île où s'agitent huit » millions de païens à la recherche de la vérité ; » où dix-huit mille chrétiens, autrement fervents » que ceux d'Europe, luttent, depuis soixante ans » et plus, contre une persécution qui, à certaines » époques, les a plus que décimés ; une mission » où huit missionnaires baptisent annuellement » neuf cents adultes, et n'en baptisent pas da- » vantage parce qu'ils ne peuvent plus suffire à » l'ouvrage, quoique leur tête soit mise à prix; » un exil bien volontaire d'où l'on ne revient ja- » mais, et où l'on n'entre qu'avec mystère une » fois l'an et à la faveur des ténèbres ; une de » ces nations fortes, une de ces chrétientés vi-

» goureuses, où le martyre est une tradition de
» famille, et l'apostasie le comble de l'infamie; la
» Corée enfin, que j'aime déjà de toute l'ardeur
» de mon âme, et au salut de laquelle j'espère,
» si Dieu le veut ainsi, consacrer tout ce qu'il
» me donnera de force et de zèle. N'est-ce pas,
» bien cher ami, que ma part est magnifique?
» Qui connaît la Corée en Europe? On a bien
» entendu dire vaguement que ce satellite servile
» de la Chine avait écrit son nom sur le catalo-
» gue des royaumes avec des caractères de sang.
» Ah! j'espère que bientôt les Actes des martyrs
» de l'Eglise de Corée paraîtront au grand jour,
» et que cette lecture fera germer une légion
» d'apôtres.

» Pardonnez, bien cher ami, à mon enthou-
» siasme; vous le comprendrez aisément.

» Faites part à nos amis de ma glorieuse des-
» tination.

» Adieu, bien cher ami; en Dieu, pas de
» distance; travaillons chacun de notre côté;
» faisons tout par devoir, rien par plaisir, mais
» tout avec plaisir. »

Le départ était fixé au 15 juillet. Beaulieu

attendit ce jour avec une fiévreuse impatience. Des préparatifs de toute sorte, de nombreuses lettres d'adieu, des visites prolongées au saint Sacrement, lui abrégèrent la durée de ce dernier mois. Il passait aussi quelques heures avec deux de ses anciens condisciples, dont l'un, M. l'abbé Largeteau, qui étudiait alors à Saint-Sulpice, est aujourd'hui missionnaire; tandis que l'autre avait fait le voyage de Paris pour assister à la cérémonie du baisement des pieds. Dans une conversation amicale, il fit au premier une belle réponse qui mérite d'être sauvée de l'oubli. On avait dû, peu auparavant, lui couper quelques pellicules, derniers restes de la tumeur qui l'avait tant fait souffrir à Langon : « Que ferez-vous, » lui dit l'abbé Largeteau, si ce mal vous reprend » au fond de la Corée? — Ne savez-vous pas, » répondit le futur martyr, que certains mission- » naires n'ont d'autre vocation que d'aller souf- » frir, pour attirer, par leurs souffrances, les » bénédictions du ciel sur les travaux de leurs » confrères? Si telle est la volonté du bon Dieu » sur moi, mon sort est-il moins digne d'en- » vie? »

Le 11 juillet, il écrivit son testament. Cette

pièce doit avoir place dans son histoire. La voici fidèlement transcrite sur l'original :

†

« Au nom de la très-sainte Trinité, Père, Fils » et Saint-Esprit, pour la plus grande gloire de » Dieu et le salut des âmes,

» Moi, soussigné, Bernard-Louis Beaulieu, né » à Langon (Gironde), le 8 octobre 1840, actuel- » lement âgé de vingt-trois ans neuf mois et » trois jours, prêtre et missionnaire apostolique » de la société des Missions étrangères, destiné » pour la mission de Corée, et à la veille de » m'embarquer pour me rendre dans ce pays, je » déclare ici mes dernières volontés.

» Si je meurs avant d'avoir pu entrer en Co- » rée, j'entends que, *absolument tout* ce qui » m'appartient en propre, soit en objets, soit » argent que je pourrais avoir en dépôt, ou au » séminaire des Missions étrangères, ou dans » une procure de la Congrégation, soit donné à » la mission de Corée.

» Si j'ai le bonheur de mourir dans cette mis- » sion, je veux que tout ce que j'y aurai reste

» pour son service, et que l'argent que je pour-
» rais avoir à Paris ou en procure, y soit en-
» voyé, et qu'il en soit fait de même si je meurs
» en un autre endroit, quel qu'il soit.

» Ainsi le veux et le déclare devant Dieu, la
» Vierge Marie et tous les saints.

» Fait à Paris, au séminaire des Missions
» étrangères, le 11 juillet 1864.

» En foi de quoi, etc.

» Bernard-Louis BEAULIEU,

Missionnaire apostolique, destiné à la Mission de Corée.

Enfin, le 15 juillet arriva. La cérémonie du baisement des pieds eut lieu à quatre heures et demie du soir. Un des cousins de Louis s'y trouvait et représentait la famille. Nous ne répéterons pas ce qu'on lit sur ce sujet dans toutes les Vies de missionnaires, nous aimons mieux dire avec un témoin oculaire de cette scène émouvante : « Ja-
» mais ce spectacle ne s'effacera de ma mémoire :
» laïques, prêtres, missionnaires partant, évêques,
» tout le monde pleurait. Beaulieu seul ne pleu-
» rait pas. Serrant son crucifix contre sa poitrine,
» il assistait avec une sérénité admirée de tous
» aux détails de cette incomparable cérémonie. »

« Combien il est humiliant, écrivait Beaulieu » le soir même, de voir tous nos vieux direc- » teurs venir un à un s'agenouiller devant nous, » et baiser les pieds de leurs élèves qui n'ont » pas encore vu le feu. Vraiment, s'il y avait eu » moyen d'échapper, j'aurais volontiers quitté » ma place. »

Une dernière lettre partait de Paris, lorsque les missionnaires se dirigeaient vers la gare du chemin de fer. Elle contenait ces mots :

« Chers parents,

» Au moment de faire une démarche aussi » grave que celle que je fais aujourd'hui, je sens » le besoin d'attirer sur moi, par tous les moyens » possibles, les grâces les plus abondantes. Or, » Dieu a mis dans vos mains, mon cher oncle et » ma chère tante, par un concours admirable de » circonstances, des grâces que vous seuls pou- » vez faire descendre sur ma tête, les grâces si » précieuses de la bénédiction paternelle. Oui, » Dieu vous a établis mon père et ma mère. » Vous devez donc me bénir comme votre en-

» fant. En conséquence, priez un instant, et puis
» mettez dans une lettre tout ce que votre cœur
» vous dictera ; vous me l'adresserez à Marseille.
» Quand je recevrai cette lettre, je m'agenouil-
» lerai, je la lirai, je prierai, je serai béni, et je
» partirai heureux.
» Adieu ! »

En montant en wagon et en embrassant l'ami qui l'avait accompagné, Louis, qui, pendant tout le trajet de la rue du Bac à la gare, n'avait parlé que de persécuteurs et de bourreaux, laissa échapper ces mots qui révélaient son désir du martyre : « Qui sait combien de temps ils me
» feront attendre ! »

A peine en route, les pieux voyageurs entonnèrent à pleine voix le *Te Deum*. Ils étaient au nombre de dix : quatre destinés à la Corée : MM. Beaulieu, Huin, Dorie et de Bretenières; deux au Tong-king occidental : MM. Huet et Lesserteur; un à la mission de Siam : M. Grousou; un à celle de Canton : M. Guérin; un à celle de Pondichéry : M. Verdier; un à celle du Mayssour (Inde) : M. Barré.

Après le chant du *Te Deum*, ils récitèrent

l'*Itinéraire,* le chapelet et la prière du soir. La joie ne leur permettant pas de se livrer au sommeil, ils passèrent la nuit en entretiens dignes des anges.

Aux premières lueurs du jour, ils saluaient en passant le coteau de Fourvières.

Un peu plus loin, à Valence, une scène attendrissante les attendait. Une mère était là, épiant le passage de son fils, M. Lesserteur, pour l'embrasser une dernière fois, et l'entrevoir à travers ses larmes pendant quelques minutes. Cette déchirante entrevue rouvrit dans ces dix âmes des blessures à peine cicatrisées, et leur fournit une occasion de renouveler intérieurement les sacrifices déjà consommés.

A quatre heures du soir ils étaient à Marseille, où un certain nombre de chrétiens fervents, providence visible des missionnaires, les accueillaient avec la charité des premiers temps, et se constituaient leurs guides et leurs hôtes jusqu'au jour de l'embarquement[1].

Beaulieu reçut dans cette ville la bénédiction qu'il sollicitait au départ, et une caisse d'objets

[1] Les quatre frères Germain, M. Rouvier, M. et Mme Icard.

de piété venus de Langon et du petit Séminaire. Il joignit à ce ballot un petit paquet d'images préparé par lui-même autrefois pour le bon Père Landre, et sur lequel il avait écrit : *Coreensibus christianis*[1]. Il l'avait gardé par oubli, et la Providence permettait que le paquet allât à son adresse.

Enfin, par un hasard singulier, Beaulieu rencontra sur les quais de Marseille un de ses compatriotes, M. l'abbé Pinsan, qui, en 1852, avait été pour lui ce qu'on appelle, au petit Séminaire de Bordeaux, *mentor de première communion*[2]. C'était l'apparition suprême de la patrie et du passé. Qui sait si, dans les mystérieuses profondeurs de son âme, les premiers désirs de la vie apostolique n'allaient pas se confondre avec les émotions causées par la première visite de Dieu !

Les deux amis passèrent ensemble quelques heures douces et pénibles ; puis ils se dirent un éternel adieu. Le 19 juillet, après avoir célébré la sainte messe dans le sanctuaire de Notre-Dame

[1] Pour les chrétiens de Corée.

[2] Ce sont des élèves de rhétorique dont on fait les derniers catéchistes des enfants qui se préparent à la première communion.

de la Garde, et allumé un cierge aux pieds de la Madone, les missionnaires montaient sur le *Saïd*. A trois heures et demie, ils s'éloignaient du port; à quatre heures, ils étaient en pleine mer. Au-delà de ces flots qu'ils commençaient à fendre, étaient la Corée, le martyre, la porte du ciel!

CHAPITRE VII

VOYAGE

Alexandrie. — Le Caire. — L'arbre de la sainte Famille. — Aden. — Ceylan. — Singapore. — Saïgon. — Hong-kong. — Shang-haï. — Mandchourie.

La mer est houleuse, mais le malaise que le tangage et le roulis font éprouver au corps n'altère pas la sainte joie de nos exilés volontaires. Ils sont en route; chaque mouvement du navire est un pas en avant; et si le vent contraire vient à souffler, la marche du *Saïd* ne sera pas interrompue : la vapeur, conquête de l'homme, sert aujourd'hui les intérêts de Dieu.

Nos dix voyageurs jouirent paisiblement du spectacle de la mer et du ciel; ils accomplissaient à heure fixe leurs exercices religieux, chantaient chaque jour le bréviaire, et le diman-

che, dans une cabine qu'on leur céda, ils purent dresser leur autel.

Le 25 au matin, ils débarquaient à Alexandrie, et, de là, les ailes de feu d'un chemin de fer les emportaient, à travers les plaines de la Basse-Égypte, vers l'extrémité du Delta. Le convoi traversa un village où affluait une foule immense, attirée par une foire et par le tombeau d'un santon. Bientôt apparaissaient les pyramides, « ces monuments immortels de l'immortel orgueil de l'homme, » dit Louis Beaulieu, dans son journal de voyage que nous résumons ici, et peu après le Caire, où il faut s'arrêter. Les missionnaires visitent à la hâte les PP. Franciscains, les FF. des Écoles chrétiennes, la citadelle, et la splendide mosquée de Méhémet-Ali. On leur dit qu'à trois lieues de la ville est un sycomore dont le feuillage épais, d'après les traditions catholique et musulmane, ombragea la sainte Famille pendant une des haltes de la fuite en Égypte. Quel but intéressant de pèlerinage! Il est tard; n'importe! on se procure des guides et des montures, et on part à la lueur vacillante des torches. A minuit, la pieuse caravane est groupée dans l'oasis qui environne l'arbre sacré. Dix Arabes rébarbatifs,

armés de longs bâtons, gros comme des massues, forment autour des pèlerins un cercle menaçant. On ne les craint pas : ce que Dieu garde est bien gardé. L'*Ave maris Stella* retentit dans le désert, saint Joseph est invoqué, puis on reprend le chemin du Caire. Le retour est marqué par de piquantes mésaventures. Pressés de mettre une certaine distance entre eux et les Bédouins, nos cavaliers aiguillonnent leurs coursiers pacifiques. Ces coursiers sont des ânes. Comme leurs frères d'Europe, ils ont l'humeur revêche, et quand ils reçoivent dans les flancs un coup de talon par trop brutal, ils se vengent par un soubresaut qui les débarrasse de leur charge, ou par une génuflexion qui a le même résultat.

Après quelques heures d'un sommeil troublé par la piqûre des moustiques, les missionnaires disent la sainte messe dans la chapelle des Franciscains. Le chemin de fer les emporte ensuite à Suez; Suez, à l'extrémité de ce canal qui, dans un avenir prochain, reliera l'océan Indien à la Méditerranée, et, abrégeant le trajet aux intérêts matériels de l'homme, abrégera le trajet aux messagers de Dieu.

A Suez, est un couvent de capucins, par con-

séquent une chapelle, par conséquent l'eucharistie.....

« Oh! s'écrie ici Beaulieu, que l'on apprécie » bien la faveur que nous fait le doux Jésus en » résidant parmi nous, alors qu'on se voit perdu » au milieu de l'infidélité et presque de la barbarie! »

Le 27 juillet, ils sont à bord du *Cambodge*, puissant navire de commerce qui doit les porter jusqu'en Chine. Le capitaine est un excellent chrétien marseillais, membre d'une conférence de Saint-Vincent de Paul; il demande lui-même aux missionnaires de vouloir bien célébrer la messe sur le pont les jours de dimanche et de fête, et sollicite de leur charité un *Ave Maria* chaque fois qu'il prévoit un danger. Quelques Chinois font le service des passagers et de l'équipage. « Oh! » s'ils pouvaient comprendre combien je les aime! » écrit Beaulieu; lorsqu'ils me présentent quel» que chose, je ne refuse jamais. »

A l'extrémité de la mer Rouge, le journal déjà cité signale une relâche à Aden, pour renouveler la provision de charbon et d'eau, et la dégrada-

tion morale des nègres qu'on y rencontre arrache un cri de douleur à l'âme compatissante du prêtre de Jésus-Christ.

Le 4 août, on double le cap Gardafui. Beaulieu écrit ces mots : « Voilà pour moi un grand anni- » versaire! c'est à pareil jour, l'an dernier, que » j'ai reçu la permission d'entrer aux Missions » étrangères. De ma vie, je n'oublierai ni le jour » ni l'heure. »

A peine le *Cambodge* est-il sorti du golfe d'Aden et entré dans la mer des Indes, qu'il est assailli par un vent impétueux : plus de côte élevée qui l'en garantisse; la lourde masse pirouette, à la cime des vagues, « comme une » coquille de noix. » Après deux jours d'une résistance héroïque, notre Louis, qui seul, jusqu'à ce moment, a tenu bon contre le mal de mer, en ressent enfin les atteintes et mentionne ainsi le fait : « C'est le seul jour où je n'ai pas pu dire » mon office en entier. »

Le 11 août, on aborde à la Pointe-de-Galles, dans l'île de Ceylan. L'arrêt devait être de deux jours. Les missionnaires se hâtèrent donc de descendre à terre, pour visiter le saint Sacrement dans l'église de la Mission. Le petit trou-

peau de Pointe-de-Galles avait pour pasteur un bon moine espagnol, de l'ordre des bénédictins, qui reçut nos Français à bras ouverts. Il se disposait à enterrer un Indien catholique; les missionnaires se chargèrent de lui chanter l'office des morts. Ce chant impressionna tellement les Indiens de Ceylan, que l'un d'eux traduisait ses sentiments par cette parole naïve : « Tous ici » nous voudrions mourir au passage des mis- » sionnaires, pour avoir de si belles obsèques. » Après l'enterrement, les voyageurs admirèrent à l'aise la luxuriante végétation de l'île, où règne un printemps, ou plutôt un été perpétuel. Ils apprirent avec bonheur que le démon n'est pas entièrement le maître d'un si riche pays, et il leur fut donné de s'en convaincre par eux-mêmes. A l'entrée de la nuit, l'église se remplit de chrétiens qui venaient « gazouiller le rosaire. » Le catéchiste exposait le mystère dans un lan- » gage modulé, et l'assemblée récitait, sur un » mode semblable, le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria* » *Patri.* »

Le lendemain, les missionnaires eurent la consolation de dire la sainte messe et d'assister au baptême d'un petit Indien. Puis, après une

visite faite à un grand personnage de l'île, nouvellement converti, le père Benoît (c'était le nom du moine) offrit à ses hôtes d'un jour un cordial repas d'adieux, et ceux-ci regagnèrent le navire. Des larmes, cette fois, coulaient de leurs yeux; la troupe se partageait en deux bandes : les PP. Barré et Verdier, destinés à l'Indoustan, laissaient leurs huit compagnons sur le *Cambodge*, et passaient eux-mêmes sur un steamer anglais, mouillé à quelque distance.

A Singapore, la semaine suivante, nouvelle séparation. M. Borie, frère de l'illustre martyr de ce nom, attendait sur le port ses jeunes confrères, pour les embrasser au passage et pour recevoir M. Groussou, destiné à la mission de Siam.

A Saïgon, ville française, chef-lieu de l'œuvre de la Sainte-Enfance, ils reçurent de Mgr Lefebvre, ancien confesseur de la foi, une hospitalité vraiment patriarcale.

Beaulieu, toujours apôtre, fidèle aux souvenirs de la patrie absente, et voulant, à l'exemple du divin Maître, passer en faisant le bien, chercha dans cette ville un Langonnais, officier de marine plein de mérite, nommé L. Sango,

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE IMPR.

qui était pour lui un ancien camarade d'école et un voisin de rue. Le jeune officier, étant absent de la ville ce jour-là, écrivit quelque temps après à Beaulieu une lettre qui provoqua cette réponse :

« MON CHER AMI,

» J'ai regretté autant que toi de ne pouvoir te » serrer la main à mon passage à Saïgon. En » voyant le *Duperré,* je m'étais réjoui dans la » pensée que, sur les vingt-quatre heures que » j'avais à passer à Saïgon, il y en aurait quel- » ques-unes, et des plus agréables, passées en ta » compagnie. Dieu ne l'a pas permis; il avait ses » desseins. Peut-être, la correspondance ne se » serait-elle pas établie entre nous, tandis qu'elle » l'est aujourd'hui... (Suivent quelques détails » sur la vie des missionnaires.) Je te dis tout » ceci, mon brave et cher Léonidas, parce que » je te suppose chrétien comme aux beaux jours » de notre enfance, comme au jour de ta pre- » mière communion, et, par conséquent, à même » de comprendre les démarches d'un mission- » naire pour sauver ses pauvres frères infidèles.

» Il y a dans ta lettre une parole qui m'est allée
» droit au cœur : c'est celle où tu me dis que
» ma mission, pour être des plus rudes, n'en est
» que plus belle. Voilà une parole de foi, mon
» cher ami, et je t'en félicite. Oui, les peines, les
» privations sont peu de chose, pourvu qu'on
» sauve quelques âmes à celui qui est mort pour
» nous. Ne t'es-tu pas toi-même imposé bien
» des travaux, pour arriver au grade élevé que
» tu occupes déjà? Eh bien! le ciel, c'est le
» comble de l'honneur, la récompense d'une vie
» d'honneur, comme savent la mener les hommes
» vraiment chrétiens. Refuserons-nous de l'ache-
» ter au prix d'une vie chrétienne et de quelques
» sacrifices? Pardonne, mon cher ami, c'est le
» cœur qui te dit tout ceci, et le cœur d'un ami
» d'enfance et bien dévoué.

» Veuille le bon Dieu te conduire vers notre
» Corée!... Pour le coup, compte, de ma part,
» sur une réception d'ami, comme doit savoir la
» faire un bon missionnaire à un brave officier
» que le même clocher a vu naître.

» Au revoir, sinon ici-bas, du moins au ciel.

» L. Beaulieu. »

De Saïgon, le *Cambodge* cingla vers Hong-kong. Là, sous la protection des pavillons européens et de la législation anglaise, est la Procure générale des Missions de l'Extrême-Orient. Des ordres arrivés de Paris condamnaient les sept missionnaires à s'y reposer un mois. Cette modification imprévue à leur itinéraire ne les affligea que médiocrement : leur entrée en Corée n'était pas pour cela retardée d'une minute, et ils pouvaient faire une sorte de noviciat et d'apprentissage du martyre, en compagnie de M. Mathevon, récemment sorti des cages du Tong-king.

Le 29 septembre, MM. Lesserteur et Huet partirent les premiers; ils se rendaient, comme nous l'avons dit plus haut, au Tong-king occidental : « Baisez pour moi, leur dit Beaulieu, la » poussière de l'illustre Mgr Retord : c'est peut-» être à lui, après Dieu, que je dois ma vo-» cation. » Il professait, en effet, la plus vive admiration pour le courageux évêque, et le missionnaire modèle était pour lui Mgr Retord.

Le 29 septembre, MM. de Bretenières, Huin, Dorie et Beaulieu quittaient à leur tour la Procure et montaient sur l'*Hydaspe*, qui les trans-

portait à Shang-haï, ville presque européenne, située à l'entrée de la mer Jaune. Là, dernier transbordement de l'*Hydaspe* sur l'*Éclipse*, voilier suédois qui filait vers la Mandchourie. Mgr Vérolles, vicaire apostolique de cette province et du Léao-tong, avait demandé que les missionnaires fussent chez lui au commencement de décembre ; il espérait pouvoir les faire pénétrer plus aisément en Corée par le nord.

Le démon, sans doute, frémissait de rage. Dieu lui permet parfois de bouleverser les éléments ; et vraiment, l'enfer sembla pendant cette dernière traversée user de cette faculté. Douze jours de calme plat et trois tempêtes violentes mirent à l'épreuve la patience et le courage des voyageurs. Une première fois, le vent jeta l'*Éclipse* loin de sa route, à quelques milles seulement d'un îlot dépendant de la Corée ; et la violence de l'ouragan était si effrayante, que les missionnaires crurent un instant qu'ils allaient mourir comme Moïse, en vue de la terre promise. A deux reprises différentes, ils furent aussi rejetés en pleine mer, lorsqu'ils touchaient déjà le port. Enfin, le 28 octobre, fête des saints apôtres Simon et Jude, ils descendaient à In-tzé, dans le

Léao-tong, à une journée de Yang-kouane *(le Soleil)*, résidence de M. Métayer.

Les quatre apôtres se mirent en marche aussitôt, deux à cheval, deux en chariot, désireux d'atteindre Yang-kouane avant la nuit. Mais à cause du mauvais état des chemins, ou plutôt par l'absence de tout chemin, montures et véhicules s'attardèrent, et force fut à la caravane de coucher dans une auberge chinoise. « Ce n'est » pas ici, dit Beaulieu, qu'on peut appliquer le » proverbe : *Tout nouveau, tout beau.* Tout est » nouveau, c'est vrai : table haute d'un petit » pied, bâtonnets pour manger le riz, *kan* pour » dormir (espèce de fourneau en terre qui sert » de lit). Ajoutez à cela l'impossibilité de dire un » mot, même à nos guides. » Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, ils se remirent en route, et, à onze heures du matin, ils étaient dans les bras de M. Métayer. S'il en coûte de se séparer, quand on est à mille lieues des siens et de la patrie, au sein de pays barbares, inconnus, infidèles, qu'il est doux pour des frères de se rencontrer au loin, alors même qu'ils ne se connaissent pas! Mais dans la vigne du Seigneur, tous les travailleurs se connaissent, tous se ché-

rissent et sont heureux de se serrer la main. M. Métayer retint auprès de lui ses jeunes confrères, pour célébrer en grande pompe, avec leur concours, la fête de la Toussaint et la Commémoration des morts.

Le 3 novembre, il les dirigeait vers Notre-Dame des Neiges, résidence épiscopale de Mgr Vérolles. Après quarante-huit heures de marche à travers des montagnes escarpées, des ravins enfoncés et des fleuves sans pont; à travers des bandes de brigands qui les respectèrent, les croyant mieux armés qu'eux-mêmes, ils aperçurent enfin le clocher de la cathédrale du Léao-tong.

Le digne évêque reçut les nouveaux venus comme un père reçoit ses enfants; il profita de leur présence pour célébrer fête sur fête : l'anniversaire de sa consécration, la bénédiction des saintes huiles, etc. Il leur accorda ensuite quinze jours de repos, et les dispersa pour l'hiver dans les chrétientés des environs. M. de Bretenières fut adjoint à M. Métayer en qualité de vicaire du Soleil. M. Dorie fut chargé de la paroisse Saint-Joseph des Ours, au bord de la mer; M. Huin nommé curé des Saules, et Beaulieu placé à une

demi-lieue de ce dernier, au village de Si-hoam-ti, ou *Désert de la terre d'occident*. Là ils devaient attendre le printemps, et étudier la langue chinoise, protégés par l'isolement contre la tentation de parler français.

CHAPITRE VIII

Hiver 1864-1865. — Une chrétienté chinoise. — Topographie et climat du Léao-tong. — Départ de Mandchourie. — Contre-temps. — Entrée en Corée.

Celui que Dieu appelle aux rudes labeurs de l'apostolat n'a jamais rêvé la vie calme et tranquille du curé de campagne. Parlez-lui de fatigues, de dangers, de tortures même, il sourira, et la brûlante aspiration de son cœur attirera du ciel dans la carrière où il s'élance les croix et les persécutions. Lui infliger de longs mois de repos, alors que son ardeur depuis longtemps comprimée n'a pas encore trouvé d'issue, c'est un conseil de la Providence qui se plaît à mortifier l'impatience de nos désirs, et qui préfère à toutes choses la sainte indifférence de l'âme, la soumission au bon plaisir de Dieu.

Nos missionnaires, partis de France au mois

de juillet, avaient subi les ennuis d'un interminable voyage, et maintenant on les plaçait, ni plus ni moins que les jeunes recrues sacerdotales d'un diocèse d'Europe, dans des paroisses où ils devaient être à peu près sans action. Dieu le voulait, l'acte de résignation fut accompli, et l'abbé Beaulieu prit son parti des loisirs que lui faisait une sagesse supérieure à la sienne.

Installé dans sa petite chrétienté du *Désert*, il se mit, sous la direction d'un catéchiste habile, à étudier la langue chinoise, dont le Coréen n'est qu'un dialecte, hérissé, il est vrai, de difficultés particulières. Après tout, c'était là préparer ses armes pour l'avenir ; et puisque le Verbe de Dieu consent à se manifester par ces idiomes barbares, l'interprète mortel de ce Verbe de vie n'apportera jamais trop de zèle au travail que lui impose son devoir.

Beaulieu entra si bien dans ces pensées, qu'au bout de quelques mois M. Dorie disait de lui à un de ses correspondants : « Le Gascon Beaulieu parle déjà le chinois comme un habitant du pays. »

Il s'appliquait en même temps à développer en son âme et à pratiquer les vertus les plus néces-

saires à un apôtre : « Patience, humilité, chasteté.
» Le peu que j'ai vu des missions, écrivait-il à
» un aspirant, me fait vous recommander parti-
» culièrement ces trois vertus, qui d'ailleurs ren-
» ferment toutes les autres. »

« Ne soyons pas des charrettes, écrivait-il à
» M. Verdier ; soyons le char de feu du prophète
» Élie, consumant les autres, et nous consumant
» nous-mêmes pour eux. »

Au reste, content et heureux dans sa nouvelle position, il prit soin de la faire connaître sous tous ses aspects à sa famille :

« J'arrivai dans ma cure, le 17 novembre, à
» la grande jubilation des chrétiens du lieu, qui
» n'ont jamais eu de missionnaire à poste fixe.
» Je suis là à côté de mon église, où j'entre
» par une porte qui donne dans ma chambre
» même : le tout dans l'enclos d'une excellente
» famille, qui me nourrit, me chauffe, m'éclaire,
» me blanchit, et même me gâte, tout comme
» vous me gâtiez quand j'habitais ma jolie cham-
» bre à Langon. Mes journées sont consacrées à

» la prière et à l'étude de la langue, qui est loin
» d'être facile. J'ai, pour me l'enseigner, deux
» maîtres habiles : l'un, le fils même de la mai-
» son, et l'autre, un chrétien du voisinage, qui
» me sert de domestique. (Ce dernier avait été
» jadis au service de M. Berneux, missionnaire
» en Mandchourie, devenu vicaire apostolique
» de Corée.)

» Ne croyez pas que j'aie chaque jour grand
» temps devant moi. Les Chinois sont très-ba-
» vards, et, en ce moment, désœuvrés. Ils vien-
» nent donc à chaque instant causer avec moi,
» et quoique je ne sache pas encore grand'chose,
» nous finissons toujours par nous comprendre.
» Pendant mon repas, j'en ai toujours une légion
» qui me pressent de manger, et m'accablent de
» questions sur la France, ma famille, mon on-
» cle, ma tante, etc., etc.; car depuis le premier
» jour, ils savent tout ce qui vous regarde. Ces
» gens sont très-simples, et en général excellents
» chrétiens. Tous les jours ils viennent au tem-
» ple chanter leurs prières et assister à ma
» messe. Ils sont tout dévoués au Père, au Chen-
» Fou, comme ils nous appellent. (Mon nom, à
» moi, est : Rao-chen-lao-fou-ta-jen, ce qui

» signifie : *le vieux Père spirituel — l'Enveloppe*
» — *grand Homme.*)

» Et le pays, direz-vous? — Pays de monta-
» gnes et de rivières, — montagnes de tous cô-
» tés, fleuves de tous côtés. Pour aller aux *Sau-*
» *les*, chez M. Huin (une lieue), il me faut passer
» trois rivières. Or, point de ponts, point de
» chemins. Ici, chacun passe comme il peut et
» où il veut; personne n'a rien à y voir. Il est
» vrai qu'en cette saison on n'a pas besoin de
» ponts : tout est gelé. — Il fait donc bien froid?
» — C'est le cas de dire que la réponse est fa-
» cile. La température varie entre 20 et 30 de-
» grés au-dessous de zéro, si bien que quand je
» vais aux *Saules*, je passe les trois fleuves sur
» la glace, aussi bien en chariot qu'à cheval ou
» à pied, et que, quand j'arrive, ma barbe (par
» parenthèse déjà assez longue) n'est plus qu'un
» glaçon qui remue tout d'un bloc. Ne vous alar-
» mez pourtant pas sur mon sort; il n'y a pas
» d'hiver où je n'aie plus souffert en France
» qu'ici. Voici comment : 1° le froid de Léao-
» tong n'est pas humide comme celui de mon
» pays : on y a toujours un beau soleil; jamais
» de brouillards, aussi, point de rhumes, et grand

» appétit; 2° les maisons sont toutes tournées
» au midi, et sans aucune ouverture au nord :
» en outre, le sol est un four, dans lequel on en-
» tretient constamment du feu, et qu'on appelle
» *kan*. C'est là-dessus que les Chinois dorment.
» Pour moi, bien que ma chambre soit un *kan*,
» j'ai un bon lit à la française; 3° je suis vêtu
» de manière à braver les plus grands froids.

» Comme je suis convaincu que la description
» de mon costume ne sera pas pour vous sans
» intérêt, j'entre dans le détail : souliers chinois,
» avec le bec en l'air, en beau velours noir, et
» garnis de coton à l'intérieur; bas chinois, *item*,
» ouatés en coton; pantalons chinois en bon
» drap noir, tout bourrés de coton; robe chi-
» noise en peau d'agneau blanc, descendant jus-
» qu'aux talons, et serrée par une ceinture noire;
» par-dessus la robe, devant de gilet noir, dou-
» blé en soie bleue avec cinq boutons sur le côté
» droit, et un beau collet en peau de loutre.
» Sur la poitrine pendent un cure-dents, un cure-
» oreilles et un cure-pipe, le tout en argent.
» Ajoutons à cela un révolver à six coups, à
» cause des brigands. Par-dessus le tout, vient
» une espèce de gilet à larges manches, nommé

» *kouatze*, fait aussi de peau d'agneau, et cou-
» vert à l'extérieur de belle étoffe bleue. Aux
» oreilles, deux beaux *oreillards* en poil, brodés
» à l'extérieur de diverses couleurs ; enfin, pour
» la tête, j'ai deux coiffures : l'une, en fourrure
» de poil de loutre, noir comme ébène, et l'au-
» tre, qui est le grand chapeau chinois, en feutre
» noir, dont les bords s'élèvent en rond, au-des-
» sus de la tête, d'un bon demi-pied. J'espère
» que voilà un accoutrement qui mériterait d'être
» vu. Je regrette de n'avoir pas ici un photogra-
» phe pour me procurer ce plaisir. C'est ainsi
» vêtu que je vais et viens au milieu des païens,
» la grande pipe chinoise à la bouche, et tout le
» monde de dire comme la chanson :

» Jamais nous n'avons vu
» Un homme aussi barbu ;

» car, pour eux, quand ils ont vingt poils sous
» le nez, c'est beaucoup, encore faut-il avoir
» quarante ans pour pouvoir les porter. Aussi
» des chrétiens m'ont déjà dit que je devais
» avoir cinquante-cinq ans ; ils ne se trompaient
» que de trente-un, c'est peu de chose. Le ton
» de ma lettre vous dira mieux que mes paroles

» que je suis gaillard comme à quinze ans, et » me porte comme un pont neuf. »

On voit, en effet, par le ton de cette lettre, que l'âme du jeune missionnaire était, selon la belle expression de l'Écriture, « dans un état perpétuel de fête, *Juge convivium*[1]. » Une des causes de sa joie, outre la paix de sa conscience, c'était le bon esprit, la simplicité, la ferveur de son petit troupeau. Il célébra en ce lieu les solennités pascales, avec une pompe rustique :

« Il aurait fallu voir, dit-il, mes servants, en » surplis, maniant l'encensoir, et entendre les » fidèles chanter l'*O filii*, traduit en chinois! Au » moment de l'élévation, une détonation terri- » ble de pétards annonçait à tout le village la » grande fête des chrétiens. Les païens sortaient » de toutes parts, pour s'enquérir du sujet de » ce fracas extraordinaire, et on leur répon- » dait : *Jesou fou hono; Jésus est ressuscité.* » Le matin et la veille j'avais béni une quantité » incroyable de fruits de toute espèce, semen-

[1] *Prov.*, xv, 15.

» ces, pains, gâteaux, œufs; rien n'y manquait.
» En l'honneur de la solennité, les chrétiens
» s'étaient cotisés pour me donner à dîner. Il y
» avait au moins trente ou quarante livres de
» viande. Pendant que je prenais mon repas,
» tous les chefs de famille, ayant à leur tête les
» quatre catéchistes, sont venus me faire la tri-
» ple prostration, pour me remercier d'avoir
» accepté leurs *petits cadeaux*. (C'est la rubrique
» chinoise.) »

Le voisinage de ses confrères, et les aimables relations qu'il entretenait avec eux, contribuèrent aussi grandement à égayer les froides journées de l'hiver. Nous avons vu qu'il visitait fréquemment M. Huin; ils étaient l'un vis-à-vis de l'autre dans les rapports de pénitent à confesseur. Dans une lettre écrite à M. Verdier, nous trouvons racontés avec une bonhomie charmante les détails d'une petite réunion qui eu lieu à la résidence du Soleil :

« Nous avons passé là cinq jours, en compa-
» gnie de Mgr Vérolles, de M. Métayer et du
» *grand mouton* (c'était le sobriquet de M. de

» Bretenières, motivé par l'habitude qu'avait ce
» dernier de donner des coups de tête à ses con-
» frères). Il y avait à peine une heure que nous
» y étions arrivés, que voici venir un chariot
» portant le P. Pourthié, provicaire de la mis-
» sion, et le P. Gillié, que vous connaissez bien.
» On allait donc se voir huit Européens ensem-
» ble; c'était merveille. Aussitôt on s'organise,
» et au moment où le P. Gillié met le pied dans
» la maison, on lui sert à pleine voix ce couplet,
» que vous connaissez parfaitement :

« Ce qui caractérise
» Le marquis de Gillié,
» C'est qu'il suffit qu'il vise
» Pour passer à côté. »

Mais la principale cause de toute cette jubilation, c'était l'espérance fondée de pénétrer bientôt dans la chère presqu'île. On peut dire que la meilleure partie de l'abbé Beaulieu était en Corée, et non pas à Si-hoam-ti. Toujours humble, pourtant, il semblait n'aspirer au terme de son voyage que par la crainte de s'attiédir dans un repos trop prolongé. C'est ainsi qu'il s'en expliquait avec son directeur :

« Par la grâce de Dieu, mon âme est tran-
» quille, presque trop. Elle s'endort peut-être
» un peu dans les douceurs de la solitude ; j'es-
» père que le travail de la Corée la dégourdira.
» D'après ce que j'ai pu voir, la vie de mission-
» naire a ses dangers, mais elle a aussi ses grâ-
» ces, et ses grâces de choix. Pour les croix, il
» ne m'a pas encore été donné d'en sentir ; peut-
» être l'heure est-elle venue? Priez bien, cher
» Père, pour que mes épaules soient assez for-
» tes. »

La croix, en effet, allait peser prochainement sur ses épaules; mais « de la croix, dit saint Bernard, découle invisiblement l'onction céleste qui en allége le fardeau, » et le fervent disciple de Jésus crucifié devait accepter la croix sans se plaindre et la porter sans défaillir.

Dès le mois de décembre, à cause des difficultés presque insurmontables des communications avec la Corée, on avait prévenu Mgr Berneux, vicaire apostolique de ce royaume, de l'arrivée de ses quatre collaborateurs. On le priait d'envoyer une barque au Léao-tong en mars ou en avril, et, si l'expédient était impraticable, on

l'avertissait que les missionnaires se tiendraient, du 10 au 15 mai, dans l'île de Pe-lin-tao, dite *l'île du Rendez-vous*.

1865 Le moment des grandes émotions approchait : on était en avril. Les missionnaires commencèrent à s'ébranler, et firent leurs adieux aux bons chrétiens de la Chine. Mgr Vérolles ayant été obligé de faire un voyage à Pékin avec M. Métayer, M. Huin était allé garder la résidence épiscopale. Ce fut auprès de lui que se rendirent ses trois confrères. Le 1er mai, sous les auspices de Marie, ils se dirigeaient vers la mer ; le 3, ils s'embarquaient sur une jonque chinoise. Laissons parler Beaulieu :

« L'équipage était tout païen, mais composé » d'excellentes gens dont nous avons fait tout ce » que nous avons voulu. Les commencements de » notre navigation furent des plus heureux; mais » le diable, probablement un peu mécontent, se » chargea d'en empoisonner la fin. Retenus durant huit jours par un vent furieux sur une île » à peu près sauvage, nous voyions arriver le

» terme fixé, sans pouvoir faire un pas. Enfin,
» le 11 mai, par un temps affreux, et après avoir
» nous-mêmes quasi dirigé la manœuvre, nous
» pûmes avancer vers l'île du Rendez-vous. Déjà
» nous l'apercevions, quand notre jonque tomba
» dans un tourbillon où nous faillîmes rester
» corps et biens. C'est, je crois, le plus grand
» danger que nous ayons couru depuis notre
» départ de France. Nous fîmes alors le vœu, si
» nous entrions en Corée, de célébrer trois mes-
» ses en l'honneur de la très-sainte Vierge; et
» cinq ou au plus dix minutes après, nous étions
» hors du tourbillon, et abordions à la fameuse
» île où nous devions trouver la barque de
» Mgr Berneux, notre vicaire apostolique. Mais,
» hélas! de barque point! Il nous a fallu l'atten-
» dre huit mortelles journées, pendant lesquelles
» plus d'une alerte est venue rompre la monoto-
» nie de notre séjour. Une fois, entre autres,
» nous avons eu la visite de cinq mandarins
» coréens, que nous avons reçus, bien entendu,
» cachés le mieux possible à fond de cale. Ils
» venaient tout simplement nous intimer l'ordre
» de partir. Nos Chinois s'en débarrassèrent en
» leur faisant boire de l'eau-de-vie. Enfin, dans

» la nuit du 19 au 20 mai, à la faveur des ténè-
» bres, cette bienheureuse barque arriva. A mi-
» nuit, on fit, dans le plus profond silence, le
» transbordement de contrebande animée et ina-
» nimée, et, une heure après, nous disions adieu
» à tous nos bons Chinois, et moi en particulier
» à mon servant de Si-hoam-ti, qui nous avait
» accompagnés, et qui avait la larme à l'œil en
» nous faisant la dernière prostration. Et puis, à
» la garde de Dieu, entassés pêle-mêle avec nos
» cinquante-deux colis, sur un méchant sabot
» coréen aux voiles de paille et où il n'y avait
» pas un clou de fer, nous voguions joyeux vers
» notre Corée, sans penser le moins du monde
» à cette mer Jaune, la plus affreuse peut-être de
» l'Extrême-Orient. Ce que Dieu garde est bien
» gardé. L'ordre de Mgr Berneux était de nous
» conduire directement à la capitale; mais nos
» braves matelots, en arrivant à l'entrée du fleuve
» qui y conduit, prirent une telle frayeur qu'il
» fut impossible de les décider à avancer. Ils se
» voyaient déjà, en esprit, la cangue au cou et
» le glaive à la gorge; et, de fait, s'ils eussent
» été découverts avec nous à leur bord, c'était
» bien ce qui les attendait. Il fallut donc se résí-

» gner à faire une quarantaine de lieues de plus,
» pour aller aborder au midi de la Mission.
» Enfin, le 27 mai, à six heures du soir, en plein
» soleil, nous prenions possession de la Corée. »

En dépit de tous les obstacles, les missionnaires étaient donc arrivés à leur destination. Beaulieu, ne pouvant soulager son âme en entonnant le *Te Deum*, s'en dédommagea en murmurant à voix basse l'exclamation favorite d'un de ses amis de Paris : « Vive Dieu, et tremble l'enfer ! »

CHAPITRE IX

La Corée : description du pays. — Coup d'œil sur l'histoire de l'Église coréenne. — État des choses en 1864-65.

Nos pacifiques envahisseurs ont enfin mis le pied sur le sol qu'ils viennent soumettre. L'enfer les a comptés et il a frémi : il n'y avait eu jusqu'ici, en Corée, qu'un seul missionnaire par province ; les quatre nouvelles recrues portent à douze le nombre des soldats de Dieu qui se sont partagé le pays. Mais avant d'ouvrir le récit de cette rude campagne, qui aboutit, en dix mois, à un résultat si triste et si beau, essayons de décrire le champ de bataille et de résumer les diverses phases d'une guerre qui dure depuis deux cents ans. .

Avec nos habitudes modernes, avec nos frontières ouvertes, avec cette facilité de communi-

cations, cette rapidité des voies de transport, qui, en un jour, nous fait passer du nord au midi d'une même contrée, et en une semaine traverser quatre ou cinq Etats différents, nous avons peine à concevoir un royaume qui s'isole de ses voisins, qui ferme systématiquement ses ports au commerce, bâtit une muraille ou fait le désert à ses frontières, pour tenir à distance l'étranger, en qui toujours il voit un ennemi. Ce royaume existe pourtant; et la France, qui, depuis un demi-siècle, a ouvert dans l'Extrême-Orient tant de portes obstinément fermées; la France, qui s'est établie en Cochinchine, a planté son drapeau sur Pékin, et qui vient récemment de forcer le Japon à recevoir ses consuls et ses vaisseaux, la France n'a pas songé à s'ouvrir la Corée, où coula tant de fois le sang de ses enfants.

La Corée, royaume tributaire de la Chine, est située au nord-est de cet empire, entre la mer Jaune et la mer du Japon, et forme une presqu'île d'environ deux cents lieues de long sur soixante en largeur moyenne. Elle est divisée en huit provinces; ces provinces se subdivisent en quarante districts, qui renferment, dit-on, trente-

trois villes du premier ordre, cinquante-huit du second, et soixante-six du troisième.

Le sol de ce pays est aride et montagneux; il produit cependant du coton, du tabac, du riz, du blé, et quelques fruits et légumes sans saveur. Les forêts vierges, dont les montagnes sont couvertes, recèlent des légions de panthères et de tigres, qu'un despotisme stupide réserve pour les chasses royales, et dont la dent cruelle fait, tous les ans, des milliers de victimes. Huit ou dix millions d'habitants, décimés périodiquement par la famine et par des pestes affreuses, s'agitent sur cette langue de terre, trop vaste pour sa population, trop mal cultivée pour la nourrir. Sans commerce, presque sans industrie, ce peuple pauvre et rachitique est encore la proie d'une noblesse tyrannique et de gouverneurs rapaces, véritables vampires qui le sucent jusqu'au. sang. La nourriture la plus exquise des Coréens est la chair du chien; leur boisson, l'eau de riz ou une eau-de-vie extraite du blé fermenté.

Ils adorent un millier de bons et de mauvais génies, dont les principaux sont : *Senytsou*, le protecteur des familles; *Samsin*, le créateur du genre humain; *Malmieng*, l'ami et le vengeur des

parents; *Kouan*, le dieu des combats, etc. Du reste, quand les Coréens se convertissent, ils deviennent très-fervents et inébranlables dans leur foi.

Le christianisme s'introduisit en Corée dans le courant du XVI^e^ siècle; nul ne peut préciser l'heure mystérieuse où le grain de senevé tomba sur ces âpres rivages, nul ne connaît la main que le divin Semeur emprunta pour ce premier travail. On a présumé que les premiers instruments de la grâce furent des soldats chrétiens de l'armée japonaise qui envahit la péninsule en 1592, sous les ordres de Taï-ko-sama. Toujours est-il qu'en Europe on sut qu'il y avait des martyrs en Corée, avant d'avoir appris qu'il y eût des chrétiens.

En 1784, dans l'escorte de l'ambassadeur qui se rend à Pékin, deux fois l'an, pour y apporter le tribut, se trouvait un Coréen nommé Ly. Il entendit dans cette capitale la prédication d'un lazariste nommé *Ghislain*, et reçut le baptême avec le nom de Pierre, d'autres disent François. De retour dans sa patrie, le nouveau converti se constitua l'apôtre des siens, et opéra par sa parole jusqu'à quatre mille conversions. Il allait même, dans sa simplicité, jusqu'à conférer des

pouvoirs qu'il n'avait pas, et faisait des prêtres, tout laïque qu'il était. Un prêtre chinois du nom de Tcheou, franchit la frontière en 1795, et en quatre années rendit la chrétienté naissante une des plus florissantes de l'Orient. La persécution entretint le feu sacré au lieu de l'éteindre; elle commença en 1791, et, depuis cette date cruelle, l'Église de Corée n'a pu un seul instant sortir de ses catacombes. « Rien ne ressemble à un mar-» tyrologe comme les annales de l'Église co-» réenne. Ces annales, elles sont entièrement » écrites avec du sang chrétien. Chaque date y » est marquée par quelque édit persécuteur. » Chaque détail est une scène de torture. Tout » personnage connu est invariablement un bour-» reau ou un martyr. Le premier néophyte de » la Corée fut un martyr; son premier apôtre » chinois, un martyr; son premier prêtre indi-» gène, un martyr; son premier évêque, un mar-» tyr; ses premiers missionnaires européens, » des martyrs; et l'on y rencontre des familles » chrétiennes qui comptent plusieurs généra-» tions de martyrs [1]. »

[1] M. Laprie, *Panégyrique de L. Beaulieu.*

En 1836, lorsque M. Mauban, prêtre de la congrégation des Missions étrangères, bravant le régime de terreur qui pesait sur la Corée, vint remplacer Tcheou, mort à la peine, et Pierre Ly, tombé martyr, le nombre des chrétiens ne dépassait pas quatre mille. Dix ans plus tard, ils étaient cinq fois plus nombreux. Mgr Bruguière, premier vicaire apostolique nommé par le Saint-Siége, expira de fatigue en vue de sa mission. Mgr Imbert et M. Chastan furent plus heureux : ils purent évangéliser trois ans la Corée avant de verser leur sang pour la féconder.

En 1845, un chrétien indigène, André Kim, introduisait en Corée, au prix de mille dangers, Mgr Ferréol et M. Daveluy. L'histoire de cet illustre catéchiste, dont le zèle fut récompensé par la prêtrise, et plus tard par le martyre, est racontée plus au long dans le livre : *la Salle des Martyrs*. Mgr Ferréol mourut épuisé en 1854. Il eut pour successeur Mgr Berneux, qui, flagellé pour la religion au Tong-king, avait tenu la palme dans sa main pendant près de deux ans, sans pouvoir la cueillir. Avec lui commença, pour cette Église affligée, une ère de progrès et de prospérité.

En 1864, elle comptait deux évêques et six prêtres. Les deux évêques étaient : Mgr Berneux, évêque de Capse *in partibus*, et Mgr Daveluy, sacré coadjuteur en 1857, avec le titre d'évêque d'Acônes *in partibus*. Ce dernier, travailleur infatigable, se reposait de ses courses apostoliques en écrivant les annales religieuses de la Corée, et en rédigeant les deux dictionnaires de la langue de ce pays. Les six prêtres étaient : MM. Féron, Calais, Ridel, Pourthier (celui-ci provicaire), Petit-Nicolas et Aumaître. Tous se conduisaient avec la plus extrême prudence, parce que les menaces de mort planaient toujours sur la tête des chrétiens. On ne pouvait donner à ce troupeau malheureux le consolant spectacle des pompes solennelles ; à la capitale même, les fidèles n'entendaient la messe que le jour où on leur administrait les sacrements, et toujours avant le soleil levé ; on n'osait conférer aux malades que l'extrême-onction, pour ne pas faire un second voyage en leur portant le saint viatique ; toujours « on était obligé de cacher la pénitence » avec le même soin qu'on eût fait les crimes ; » toujours « Jésus-Christ se voyait contraint à » chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres

» que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont
» il se couvre volontairement dans l'Eucharistie[1]. »

Les missionnaires, toutefois, passaient inaperçus, grâce à l'habit de deuil dont ils avaient soin de se revêtir dans leurs sorties. Cet habit consiste en une large pièce d'étoffe grossière, dans laquelle on se drape tout à son aise, et en un vaste chapeau de jonc, dont les bords rabattus descendent jusque sur les épaules; de plus, l'*homme en deuil* porte à la main un voile en toile de chanvre, suspendu à deux petites baguettes, et il s'en couvre le visage d'aussi loin qu'il aperçoit quelqu'un. Il serait de la dernière inconvenance d'interpeller l'*homme en deuil*, et, sous cet accoutrement burlesque, l'étranger peut aller et venir en toute sûreté, pourvu qu'il ne séjourne pas trop longtemps dans le même endroit.

Ainsi déguisés, Mgr Berneux et ses prêtres se mettaient en campagne, au mois d'octobre, pour visiter chacun leur district. Voici le programme qu'on suivait dans cette tournée : Dans chaque agrégation de vingt confessions, le missionnaire s'arrêtait une journée. Il arrivait ordinairement

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

pour déjeuner, chargé de tout son bagage, c'est-à-dire pierre d'autel, vases sacrés, ornements, etc. Après le déjeuner, examen des chrétiens sur le catéchisme, instruction des catéchumènes, concession des dispenses, un peu d'office, entretien avec le catéchiste sur l'état de la chrétienté. Après les confessions, qui duraient quelquefois jusque fort avant dans la nuit, un peu de sommeil, et, de grand matin, la sainte messe et la communion, les baptêmes, la confirmation. Parfois, entre les villages, il y a trois, quatre, dix et vingt lieues. Aussi chaque chrétienté offrait-elle au Père, avant son départ, une paire de bas et une paire de souliers de paille. Le missionnaire rentrait chez lui en mars, avril ou mai, selon l'étendue de son district. C'est alors qu'il se refaisait un peu, visitait le vicaire apostolique, écrivait d'une manière très-détaillée le compte-rendu de son administration, étudiait la langue, composait des livres coréens ou chinois pour l'usage des fidèles, repassait sa théologie, enfin faisait ses lettres et sa retraite; puis il partait pour recommencer.

On le voit, cette vie était occupée, et cependant les missionnaires, dans les six ou huit mois

que durait leur course, n'avaient pas toujours le temps de parcourir toutes les chrétientés, encore moins pouvaient-ils s'occuper des païens; les conversions étaient l'œuvre des catéchistes, et surtout de la grâce de Dieu. Or, à la faveur d'une trève de vingt années, Dieu et ses humbles émissaires avaient si activement travaillé, que le chiffre des conversions s'était accru dans des proportions merveilleuses.

L'horizon, d'ailleurs, semblait s'éclaircir. Le roi de Corée étant mort sans postérité, au mois de janvier 1864, la veuve d'un de ses prédécesseurs monta sur le trône. Elle adopta un enfant de noble famille, dont le père fut déclaré régent. La reine était notoirement hostile au christianisme; mais le régent paraissait disposé à tolérer la religion étrangère, et le bruit de la prise de Pékin par les Français le confirma dans ces sentiments : la crainte d'attirer en Corée nos armes victorieuses fit prévaloir une conduite assez libérale. Au commencement de 1865, le bruit se répandit que la persécution allait recommencer, et les deux évêques, réunis à la capitale, sachant que leur domicile était connu, préparèrent leurs habits pontificaux pour paraître devant les tribu-

naux revêtus de leurs insignes. Ce n'était qu'une fausse alerte. Peut-être l'attitude ferme des chrétiens contribua-t-elle à éloigner le péril : ils se présentèrent en foule aux mandarins, confessant hautement leur foi, demandant à grands cris le martyre. La cour, effrayée de leur courage et de leur grand nombre, n'osa rien tenter contre eux. Les plus timides alors s'enhardirent. Dans certaines provinces, on voyait les chrétiens faire leurs enterrements en grande pompe, à la lueur des torches, en chantant des psaumes. De toutes parts les païens demandaient le baptême; les bras des missionnaires se lassaient à régénérer les nouveaux enfants du Seigneur. Ainsi autrefois, dans l'empire romain, malgré les empereurs et les proconsuls, les ministres de Dieu prêchaient l'Évangile, l'Église étendait au loin ses conquêtes; les supplices, bien loin d'inspirer la terreur, devenaient un attrait de plus, et, après trois persécutions meurtrières, les apologistes pouvaient écrire : « Nous remplissons vos cités, nous couvrons vos campagnes; » le sang que vous répandez est une semence de » chrétiens. »

CHAPITRE X

Beaulieu en Corée. — Étude de la langue. — Craintes et espérances. Persécution. — Martyre. — Sépulture.

Nous avons laissé les quatre missionnaires sur le rivage, remerciant Dieu et gourmandant leurs conducteurs. Ceux-ci, au lieu de descendre aux abords de Séoul, capitale du royaume, où Mgr Berneux attendait, étaient allés débarquer à quarante lieues plus bas, près d'un village nommé Naï-po, dans le district de Mgr Daveluy. Ce dernier, qui administrait dans le voisinage, fut averti aussitôt, et se hâta d'accourir. Comme la population de Naï-po était fort mêlée, il dirigea immédiatement M. de Bretenières sur la capitale, et emmena les trois autres prêtres dans un village plus sûr, ancienne résidence de M. Landre. Au bout de huit jours, on reçut les lettres de

Mgr Berneux. Sa Grandeur laissait M. Huin à la disposition de Mgr d'Acônes, et mandait auprès d'elle MM. Dorie et Beaulieu.

« Nous arrivâmes à Séoul la veille de la Tri-
» nité, écrit celui-ci; et j'ai dit un fameux *Te*
» *Deum* en franchissant les remparts. Après
» douze jours délicieux, passés en la compagnie
» de notre évêque, il fallut se séparer pour se
» mettre à la besogne. M. de Bretenières resta
» à Séoul; M. Dorie et moi fûmes casernés à
» cinq lieues de là, au milieu de hautes monta-
» gnes, dans deux petits villages entièrement
» chrétiens, séparés l'un de l'autre par une dis-
» tance d'une lieue et demie. J'apprends tran-
» quillement la langue, qui est beaucoup plus
» difficile que le chinois : à peine si, après trois
» mois d'études, je puis dire quelques petits
» mots; cependant, avec la grâce de Dieu, on
» en viendra à bout, et même, je l'espère, assez
» facilement. » Ces derniers mots laissent entre-voir ce que l'humilité du futur martyr dissimule, à savoir, les progrès rapides qu'il faisait dans cette langue *diabolique*. M. Calais, dans une relation qu'il adressa au séminaire des Missions étrangères, sur les événements qui suivirent,

s'exprime ainsi : « Ce que le P. Beaulieu savait » de la langue coréenne, il le parlait clairement. » Les caractères chinois, qu'il avait beaucoup » étudiés dans son court passage au Léao-tong, » lui servirent à se faire comprendre dès les » premiers jours qu'il fut parmi nous. »

Nous apprenons encore par cette relation, que Beaulieu avait reçu le nom de *So-sin-pou*, c'est-à-dire le *Père spirituel*, *So*, et que le P. Kim (M. Dorie) et lui se visitaient à tour de rôle pour se confesser et se soutenir mutuellement dans la ferveur.

Il ne put donner qu'une seule fois de ses nouvelles à sa famille, pendant les dix mois qui précédèrent sa mort. Dans cette lettre, il louait beaucoup les chrétiens de Corée : « Ils sont affa- » més des sacrements, disait-il, et leur foi et » leurs mœurs, admirablement chrétiennes, fe- » raient rougir leurs frères d'Europe, et me font » rougir moi-même. »

Il disait de son évêque ces paroles bien significatives dans sa bouche : « Il est trempé à la » Retord et à la Bonnard ! »

Il exprimait ses craintes, non pas pour lui-même, mais pour l'Église de Corée : « Le régent,

» disait-il, est perdu de débauches, et le jeune roi
» qui, au printemps prochain, prendra les rênes
» du gouvernement, est déjà épuisé par les
» excès : il a quatorze ans! Dans un moment
» d'ivresse (et ces moments ne sont pas rares),
» ils pourraient dire un mot, qui suffirait pour
» qu'on fît une boucherie générale des chrétiens.
» Que nous réserve le bon Dieu? lui seul le sait.
» Pourvu que tous, et moi surtout, soyons à la
» hauteur de notre position, et sachions prouver
» au besoin que nous aimons Dieu un peu plus
» que notre vie!... En attendant, le diable perd
» du terrain : la reine-mère est catéchumène;
» Mgr de Capse a baptisé cette année, dans son
» district, plus de huit cents adultes, et voilà
» trois provinces du Nord, où jamais mission-
» naires n'avaient mis le pied, qui nous appellent
» à grands cris. »

« Mon ami, écrivait-il à M. Verdier, à la date
» du 25 septembre 1865, il faut que vous et moi
» nous soyons de grands saints, des saints à
» canoniser, qui aiment Dieu comme des fous.
» Oh! la belle philosophie que celle-là! Deman-
» dons-la au bon Dieu, l'un pour l'autre, et que

» Notre-Seigneur fasse de nous ce qu'il voudra.
» Vive Jésus! mon cher confrère; et surtout
» n'allez pas manquer la porte du ciel, parce
» qu'à tout prix, je veux vous revoir; nous étions
» trop bons amis pour être séparés éternelle-
» ment. »

Et à M. Lesserteur : « Quarante ans de mis-
» sions et le martyre au bout, dit Mgr Pie à ses
» diocésains quand ils partent, et moi je vous
» dis : Autant de mission que le bon Dieu vou-
» dra, et le martyre au bout, si c'est son bon
» plaisir. Aimons Dieu, non *verbo, neque linguâ,*
» *sed opere*[1]. » L'heure approchait où il allait donner de son amour pour Dieu cette preuve de fait.

On lui avait indiqué, paraît-il, pour hôte et catéchiste un chrétien en qui la bonne volonté ne suppléait pas le défaut d'intelligence. Il le quitta bientôt pour aller s'établir dans une autre maison, dont il prit le propriétaire pour servant. Cet homme s'appelait Tjioug; il était assez ins-

[1] Non de bouche, et en paroles, mais effectivement. (I. Joan., III, 18.)

truit, mais baptisé seulement depuis trois ans. Beaulieu, progressant de plus en plus dans la langue coréenne, put donner deux fois les sacrements à son village et une fois à un village voisin. Il baptisa quelques adultes, bénit deux ou trois mariages, confirma quelques personnes, et porta plusieurs fois l'extrême-onction dans des localités des environs. Mgr de Capse, voyant que le jeune missionnaire commençait à se rendre utile, lui assigna, au commencement de 1866, un district situé au sud-ouest, à trente lieues plus avant dans l'intérieur des terres. Beaulieu, ravi, fait sa retraite, et se prépare à partir avec des chrétiens de ce district, qui sont venus chercher leur pasteur. Soudain, un bruit arrive à son oreille : Mgr Berneux a été arrêté. M. de Bretenières, arrêté lui aussi quelques heures après son évêque, a eu le temps d'expédier un émissaire à chacun de ses confrères. Beaulieu, avant de se mettre en marche, veut attendre des nouvelles plus précises. Il se contente de fuir à trois quarts de lieue plus loin, à Tountery, où Ny, chrétien dévoué, lui a ménagé une cachette sûre. Le 27 février, des satellites se présentent; ils sont conduits par un mauvais païen du voisinage,

et, selon certaines relations, par le catéchiste Tjioug, hôte perfide, ou simplement intimidé. D'autres satellites s'emparaient, en même temps, de M. Dorie. Le lendemain, les deux prêtres, ceints du cordon rouge, qui désigne les grands criminels, et coiffés d'un bonnet de toile jaune à longs bords rabattus devant le visage, sont portés sur une civière à la capitale. On les dépose dans la prison Kou-riou-kon, espèce de cachot infect et obscur, où l'on écroue les gens de basse condition et les plus vils scélérats.

Que s'est-il donc passé? Voici, en peu de mots, les causes qui ont amené ce changement subit dans la conduite de la cour. Le régent a espéré quelque temps que l'intervention de l'évêque européen le débarrasserait des importunités des Russes, qui demandent à s'établir dans un port de la Corée. Il l'a mandé près de lui, par l'intermédiaire d'un mandarin chrétien nommé Nam-Jean, et, en cas de succès, il a promis la liberté religieuse. Sur ces entrefaites, les navires russes qui effrayaient le régent ont disparu, et on a reçu de Pékin une lettre dans laquelle l'ambassade coréenne assure qu'en Chine on tue les Européens. Le parti païen, un moment

alarmé, a repris courage, et le régent, cédant à la pression de ses ministres, a remis en vigueur les anciens édits.

Beaulieu trouva dans la prison Mgr Berneux et M. de Bretenières. Conduits au tribunal *de droite*, situé à droite du palais royal, ils furent interrogés par le grand juge, Sin-mieug-sioum : « Apos-» tasie et tu seras sauvé, dit le juge à l'évêque. » Celui-ci répondit, au nom de tous, qu'il ne pouvait obéir. Beaulieu, interrogé à son tour, déclara qu'il était venu en Corée pour sauver des âmes, et qu'il mourrait pour Dieu avec plaisir. Du reste, il s'excusa sur son inexpérience de la langue de ne pouvoir répondre à toutes les questions qu'on lui adresserait.

Après ce premier interrogatoire, les quatre confesseurs furont transférés dans la prison Kem-pou, réservée aux criminels de distinction, et moins affreuse que la première. On les enferma chacun dans une cellule. Au bout de quatre jours, on les réunit de nouveau dans la prison Kou-riou-kon, après les avoir fait comparaître en tout quatre fois devant le tribunal. Donnons une idée de ces séances :

« Sur un des côtés d'une cour spacieuse s'élè-

» vent plusieurs tribunes, où siégent les juges et
» les mandarins[1]. Au milieu de la cour est une
» chaise très-solidement attachée, sur laquelle
» on assied le prévenu. On lui lie les deux pieds
» ensemble au-dessus de la cheville; le pantalon
» relevé laisse les jambes à découvert; une autre
» corde attache ensemble les genoux; enfin,
» d'autres cordes, passées sous les aisselles, atta-
» chent les épaules au dossier de la chaise. Des
» deux côtés de la victime se tiennent debout,
» rangés en ligne, quatre, six ou huit exécuteurs
» armés d'instruments de torture. Derrière eux,
» et séparé seulement par un voile, est un scribe
» qui recueille toutes les paroles, tous les aveux
» du patient. A quelques pas en arrière, et for-
» mant un fer à cheval, sont disposés quatre-
» vingts soldats, armés eux aussi d'instruments
» de supplice; enfin, à deux ou trois pas en
» arrière est une autre ligne de soldats qui con-
» tient la foule. Aussitôt que l'interrogatoire ou
» les supplices commencent, commencent aussi
» à retentir les cris lugubres des soldats; le bruit

[1] Ces détails sont extraits des *Annales de la Propagation de la Foi*.

» sourd et cadencé de leurs voix doit couvrir le
» son des paroles de l'accusé et des plaintes que
» peut lui arracher la souffrance ; car on ne veut
» pas que les assistants entendent rien de tout
» cela. On voit par là combien il est difficile de
» savoir ce qui se passe : les soldats et les exé-
» cuteurs peuvent seuls donner des détails exacts
» et complets. Mgr de Capse fut celui qui souf-
» frit le plus; après lui, on signale comme ayant
» été plus cruellement torturés, MM. Beaulieu et
» de Bretenières. Il est à croire qu'ils subirent
» un grand nombre de tortures différentes ; il en
» est deux auxquelles ils furent certainement
» soumis : le *hieun-moun* et le *tjioug-tjiou*. La
» première consiste à frapper avec de longs
» bâtons triangulaires le devant des jambes, les
» pieds et surtout les doigts ; les os peuvent faci-
» lement être brisés ou broyés par la violence
» des coups. L'autre torture consiste à aiguillon-
» ner le corps tout entier, et surtout les côtes,
» avec des pieux aigus, qui ouvrent bientôt
» d'énormes trous dans les chairs. Nos martyrs
» endurèrent ces tourments avec une héroïque
» patience, et ne répondirent rien aux ignobles
» injures que les juges leur adressaient. »

Enfin, le jeudi 8 mars, on les fit sortir une cinquième fois de prison : c'était le jour du dernier combat. Suivons-les sur ce dernier champ de bataille, où la terre et l'enfer furent vaincus.

Chacun des confesseurs était assis dans une chaise grossière que portaient deux hommes. On leur avait lié les bras et les jambes, aux bras et aux barreaux de ce char triomphal; la tête, légèrement renversée en arrière, était retenue par les cheveux, que l'on avait enroulés autour d'un morceau de bois; au dessus, s'élevait une petite planche sur laquelle était écrite des deux côtés la sentence de condamnation, pour qu'elle fût lue à la fois et par derrière et par devant. Celle de Beaulieu était ainsi conçue : So, *rebelle et désobéissant, condamné à mourir, après qu'il aura souffert plusieurs supplices.*

Pendant le trajet, qui dura une heure, les porteurs, fatigués, se reposèrent plusieurs fois, et alors les quatre héros s'entretenaient ensemble. Pourquoi faut-il que le ciel ait seul entendu ces entretiens ineffables, et que des oreilles humaines n'en aient rien saisi !

L'exécution devait avoir lieu en un endroit nommé Sai-nam-to. C'est une grande plage

sablonneuse, à dix minutes environ du fleuve qui baigne Séoul. Sur un des côtés de cette plage, on voyait une tente, dressée pour la circonstance ; elle abritait le mandarin présidant à l'exécution. Au milieu de la plage s'élevait un poteau, surmonté d'un drapeau blanc. Quatre cents soldats étaient sous les armes : les uns contenaient la foule; les autres formaient un demi-cercle que fermait la tente du mandarin. Cinq porte-étendards et cinq soldats, armés d'instruments de supplice, formaient une seconde ligne, plus petite que la première ; enfin, au centre, six exécuteurs, tenant en main de grands couteaux à large lame, entouraient le poteau. Tout est prêt : on pose les victimes à terre, on les dégage de leurs liens, on les dépouille de leurs vêtements, à l'exception du caleçon ; puis on leur lie fortement les deux bras derrière le dos; on asperge d'eau la figure et la tête, que l'on saupoudre ensuite de chaux ; on plie les extrémités de chaque oreille, et on les perce, de haut en bas, d'une flèche, qu'on y laisse plantée; enfin, on passe sous les bras du patient deux morceaux de bois brut, que deux soldats saisissent, l'un en avant, l'autre en arrière, et alors commence la funèbre marche dite

le *pal-poug*. Trois porte-drapeaux ouvrent la marche, avec deux soldats armés de bâtons; derrière eux vient le patient, suivi de trois autres soldats et de deux porte-drapeaux. Quatre-vingts soldats, la lance ou le sabre au poing, les accompagnent. Ils s'avancent en décrivant une immense spirale qui se rétrécit de plus en plus, jusqu'à ce qu'après avoir tourné huit fois sur eux-mêmes, ils se trouvent rendus au milieu de la plage. La victime est jetée à genoux sur le sol, la tête penchée en avant et les cheveux liés à une corde que tient un soldat. Le signal donné par le mandarin est transmis par deux officiers, échelonnés dans l'espace qui sépare la tente du poteau fatal. Aussitôt, les six exécuteurs tournent en dansant autour du poteau, brandissant leurs longs couteaux et poussant des clameurs sauvages. Ils mesurent plusieurs fois leur proie et déchargent leurs coups en tournant et en dansant toujours.

L'évêque, c'était son droit, fut décapité le premier. Après lui, ce fut le tour de M. de Brenières. Beaulieu fut couronné le troisième.

« Le premier bourreau passe et frappe, le » deuxième passe et frappe, le troisième passe » et frappe, et, quoique labourée par trois

» affreuses blessures, la tête reste encore atta-
» chée au tronc. A son tour, le quatrième bour-
» reau arrive, mesure son coup et frappe. O Dieu !
» je vois la tête de Louis qui roule sanglante sur
» le sable ! J'entends les rugissements de l'enfer,
» vaincu et humilié, qui rentre dans ses abîmes !
» J'entends les applaudissements de l'armée des
» cieux, et les cieux qui s'écrient : « O Louis ! tu
» as vaillamment combattu le bon combat, viens
» recevoir ta récompense, et entre dans la joie
» de ton Dieu ! *Intra in gaudium Domini tui !*[1] »

M. Dorie fut mis à mort le dernier. Les têtes furent apportées au mandarin, qui les vérifia; après quoi, on les suspendit, par la chevelure, chacune au-dessus du tronc dont elle avait été détachée, et sous le titre de la condamnation.

Après que ces glorieuses dépouilles eurent été trois jours entiers exposées sur le rivage, les païens de Sai-nam-to vinrent creuser une large fosse, où ils enterrèrent les martyrs. Quelques jours après, le feu de la persécution étant amorti, les chrétiens recueillirent entre eux l'argent suffisant pour acheter des cercueils.

[1] M. Laprie, *Panégyrique de B.-L. Beaulieu.*

Réduits, pour la plupart, à la mendicité, ils épuisèrent leurs dernières ressources, et plusieurs femmes vendirent même, pour contribuer à la pieuse collecte, l'anneau qu'elles portaient au doigt. Une nuit, quarante chrétiens, partis des divers points de la Corée, se donnèrent rendez-vous autour de la fosse qui renfermait les restes des martyrs. Ils exhumèrent les corps des quatre confesseurs dont nous avons raconté le triomphe, ceux de MM. Pourthier et Petit-Nicolas, couronnés le 11 mars, et celui du jeune chrétien Alexis Ou, martyrisé avec eux[1], et ils les arrangèrent en ordre, remettant à chaque corps sa tête; puis, les ayant cachés, pour les soustraire aux injures des animaux, ils se retirèrent, parce que le soleil allait se lever. Ils revinrent deux jours après, apportant sept cercueils, de l'eau bénite, et leurs livres de prières pour réciter l'office des morts. Ils creusèrent trois fosses très-spacieuses, disposées entre elles en forme de triangle. Dans la plus large, qui formait la base, ils placèrent

[1] Mgr Daveluy, MM. Huin, et Aumaître, décapités le 9 mars, jour du vendredi saint, à Sou-rieng, sont ensevelis près d'un village du district de Kong-san.

les restes de Mgr Berneux, entre ceux de M. de Bretenières et du jeune Alexis Ou. Dans la fosse de droite, ils déposèrent MM. Pourthier et Petit-Nicolas; dans celle de gauche, MM. Dorie et Beau-lieu. Près de chaque cercueil, on mit, dans de la cendre, une petite écuelle renversée, au fond de laquelle était écrit le nom du martyr dont le cercueil contenait le corps.

C'est là qu'ils reposent, à une demi-lieue de la capitale, sur la montagne appelée Ouai-a-ko-kai.

« Oh! que la rosée et les bénédictions du ciel » tombent à jamais sur cette montagne lointaine » où repose notre frère!

» Puisse-t-elle, avant la résurrection, nous » rendre le dépôt qui lui fut confié!

» Puisse, cette héroïque poussière, qui aima » Dieu jusqu'à la mort, et qui probablement, dès » ce monde même, tressaillit parmi les supplices » à la vue de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant; » puisse cette poussière chérie être placée un » jour sur l'autel de l'église de Langon!... Puis- » sions-nous la revoir de nos yeux avant que nos » yeux se ferment à la lumière du jour!... Puis- » sions-nous être autorisés, par décision du siége

» apostolique, à lui offrir publiquement l'hom-
» mage de notre vénération ![1] »

Hic est verè martyr, qui pro Christi nomine sanguinem suum fudit; qui minas judicum non timuit, nec terrenæ dignitatis gloriam quæsivit, sed ad cœlestia regna pervenit[2].

[1] M. Laprie, *Panégyrique de Beaulieu.*

[2] Il est véritablement martyr, celui qui, pour le nom de Jésus-Christ, a répandu son sang, qui n'a pas craint les menaces des juges, ni recherché la gloire des dignités de la terre, mais est parvenu au royaume des cieux. *(Office des Martyrs.)*

APPENDICE

Impression produite en Europe par la mort des martyrs de Corée.
Cérémonies en l'honneur de l'abbé Beaulieu.

Mgr Daveluy, MM. Aumaître et Huin suivirent de près leurs compagnons d'apostolat. Le vendredi saint, 30 mars, ils reçurent leur couronne.

Pendant que le sang de neuf missionnaires et de quarante chrétiens indigènes inondait le sol coréen, MM. Féron, Calais et Ridel, réduits à se cacher, soutenaient de leur mieux le courage du troupeau décimé. Le dernier réussit à quitter cette terre barbare, et se rendit sur une frêle barque à Tché-fou, lieu de station navale de la France dans les mers de la Chine, pour y demander du secours. « Partout, écrivait-il, l'in-
» dignation a été grande : Français, Anglais,
» Américains; catholiques et protestants, tous
» étaient unanimes pour réclamer la répression

» d'une telle barbarie. Le contre-amiral Roze » m'a fait l'accueil le plus bienveillant, et j'espère, » sur sa promesse, que bientôt la France va » nous assurer la paix et la tranquillité que » nous avons achetées si cher. » Le contre-amiral Roze, en effet, partit aussitôt avec une canonnière ; mais il ne put remonter jusqu'à Séoul, à cause des rochers et des bancs de sable qui encombrent le lit du fleuve. Il se contenta de canonner un fort, leçon insuffisante, qui sans doute a produit peu d'effet.

MM. Calais et Féron, longtemps fugitifs, rejoignirent enfin leur collègue, et trouvèrent, dans le port de Tché-fou, une hospitalité pieuse qui leur permit de refaire à loisir leur corps et leur âme, en attendant le moment propice pour reprendre leur œuvre si violemment interrompue.

La nouvelle du martyre de nos compatriotes ne parvint en France que dans les premiers jours de septembre. Partout l'émotion fut vive. Ce siècle distrait et affairé apprenait avec surprise qu'aujourd'hui encore il y a des Pauls, des Étiennes et des Laurents, comme il y a des Nérons et des Domitiens.

Les jeunes aspirants aux Missions étrangères, alors en vacances, chantèrent le *Te Deum;* ils improvisèrent le soir une illumination sous les ombrages de leur villa de Meudon, et on nous a montré la glorieuse date du 8 mars gravée sur l'écorce d'un arbre, dans l'ivresse de cette nuit, splendide à l'égal du plus beau jour.

A Langon, pour répondre aux vœux de la famille de Louis Beaulieu, et de la population tout entière, on célébra, le 15 septembre, une messe votive de la très-sainte Vierge, et M. Rousseille, directeur au séminaire des Missions étrangères, qui se trouvait alors à Bordeaux, vint dire à une foule émue la gloire et le sens de la mort soufferte pour Dieu.

Une parole tombée des lèvres de Pie IX acheva de donner à la mémoire des nouveaux martyrs comme une consécration provisoire, en attendant l'information juridique et le décret de béatification. Dans une de ces allocutions consistoriales où il épanche sa grande âme, et que le monde catholique écoute avec respect et vénération, le Père commun des fidèles déclara qu'au milieu de ses grandes épreuves, Dieu lui ménageait des consolations et des joies, et que le

récit des luttes héroïques des prêtres et des chrétiens de Corée avait soutenu son courage et rafraîchi son cœur[1].

Le 8 mars 1867, le grand et le petit Séminaire de Bordeaux fêtèrent le premier anniversaire du triomphe de leur illustre enfant.

Enfin, le 2 mai, Langon eut sa fête solennelle. Qu'il nous soit permis de reproduire, en l'abrégeant, le compte rendu qui parut alors dans la Semaine religieuse du diocèse de Bordeaux.

« Le 2 mai, toute la ville était en fête; les ateliers étaient fermés, les habitants endimanchés, l'air tout imprégné des senteurs du laurier. Le pontife était là, accompagné de l'ancien évêque de Vannes[2], ce martyr du dévouement, et environné de plus de deux cents prêtres et d'une foule immense de fidèles. L'église dilatait en vain ses trois vastes nefs, tous ne pouvaient y trouver place; et le pasteur, ému, du haut de la

[1] Allocution consistoriale du jour de Noël 1866. (V. le *Monde* du 1er janvier 1867.)

[2] Mgr Gazailhan.

chaire, remerciait Son Éminence, au nom du troupeau reconnaissant. Il disait le bonheur de cette cité, plus fière de son martyr que de sa prospérité matérielle; l'élan de ce peuple, qu'il avait fallu moins exciter que modérer; les récentes consolations de son ministère, qu'il attribuait à l'intercession de Louis Beaulieu, Son Éminence répondit à M. l'abbé Dauby. Elle dit, Elle aussi, sa joie de voir couronnée d'un honneur exceptionnel cette petite ville si féconde en vocations sacerdotales, et rendit un public hommage à la seconde famille du jeune saint.

Son Éminence célébra ensuite la messe, assistée à l'autel par les prêtres langonnais les plus anciens dans le sacerdoce. Et pendant que mille voix faisaient retentir les chants sacrés, les pierres de l'édifice chantaient à leur manière ces paroles, que des mains habiles avaient gravées sur d'élégants écussons attachés aux piliers :

Visi sunt mori. — Illi autem sunt in pace.

« Ils ont paru mourir; mais ils sont dans la paix. »

Per fidem vicerunt.—Victorum genus optimum.

« Ils ont vaincu par la foi ; ce sont les plus glorieux vainqueurs. »

Quanta passi sunt tormenta! — Sanguinem suum fuderunt.

« Quels tourments ils ont soufferts ! Ils ont versé leur sang. »

Pœnas cucurrit fortiter.—Et sustulit viriliter.

« Il parcourut avec courage la carrière des supplices, et il les endura en homme de cœur. »

Certavit usque ad mortem.

« Il a combattu jusqu'à la mort. »

Et les guirlandes de mousseline rose et blanche, et les banderolles, et les lampadaires de gaze, suspendus aux voûtes et entre les arcades, se balançaient gracieusement au-dessus des têtes, comme ces légères vapeurs que nous prenons pour le ciel ; et les rouges draperies du sanctuaire, relevées par une frange d'or, semblaient des flots de sang, de ce sang vermeil des martyrs qui réfléchit dans la céleste Jérusalem les rayons du véritable soleil.

L'émotion a été grande quand la famille du héros de la fête, et sa nourrice, et sa sœur de lait, sont venues s'agenouiller à la sainte table et recevoir le pain qui rendit Louis si fort.

Après la messe, les enfants de chœur et le clergé ont parcouru processionnellement les principales rues de la ville, sous de véritables voûtes flottantes de verdure et de fleurs. Pas une maison qui ne fût pavoisée, enguirlandée, riante, en un mot, et radieuse comme un visage heureux. De distance en distance, aux guirlandes qui reliaient les deux côtés des rues, pendaient des couronnes d'immortelles ou de feuillage, des croix rouges, des étendards de diverses couleurs. L'attendrissement redoublait à chaque pas, quand on lisait sur les murailles et sur les arcs de triomphe les inscriptions suivantes :

A LOUIS BEAULIEU, 8 MARS 1866 — 2 MAI 1867

FOI ET CHARITÉ. — MORS VITA : CETTE MORT C'EST LA VIE.

GLOIRE A NOTRE CHER MARTYR.

VOUS L'AVEZ PRÉVENU DE VOS PLUS DOUCES BÉNÉDICTIONS.

CEUX QUI SÈMENT DANS LES LARMES, MOISSONNERONT DANS L'ALLÉGRESSE.

C'EST NOTRE SANG ET NOTRE FRÈRE.

LE FILS EST LA GLOIRE DE SA MÈRE.

Et celle-ci, sur les murs de la maison natale de Louis :

HIC NATUS EST. — IL EST NÉ ICI.

Le soir, aux vêpres, le concours était plus considérable encore que le matin, et M. Laprie, s'emparant de toutes ces âmes de chrétiens et de prêtres, les captivait pendant plus d'une heure, heure bien courte, sous le charme d'une parole accoutumée à faire des prodiges. Nul ne pouvait mieux que lui raconter la vie du bon soldat de Jésus-Christ : *bonus miles Christi* (c'était son texte). Il avait connu Louis tout petit enfant. Hôte familier d'une maison aujourd'hui vénérée, il avait caressé plus d'une fois du regard et de la main cette fleur si charmante. Il avait accueilli Louis au petit Séminaire, il l'avait préparé à la première communion, et constamment suivi, depuis lors, et de l'œil et du cœur. C'était donc, comme il l'a dit : « plus qu'un frère aîné parlant de son frère ; c'était presque un père faisant l'éloge de son fils. » Aussi, s'il est des spectacles qui défient toute description, il est des paroles qui défient toute analyse, et celles que nous avons entendues le 2 mai sont de ce genre.

L'orateur a distingué dans la vie de son cher héros, deux époques : la préparation et l'action, préparation dont le premier instrument fut une mère. M. Laprie a redit les douces et fortes vertus de cette mère avec un charme inexprimable et une vérité qui n'était que justice. Il a montré la jeune âme de Louis, préparée en silence, par la Providence divine, jusqu'au jour ignoré des hommes où Dieu parla et fut compris. Mais je m'aperçois que j'analyse, c'est-à-dire que je déflore. Comment renoncer pourtant au plaisir de rappeler ce tableau du séminaire des Missions étrangères, où l'orateur a emprunté un instant le langage de Fénelon, sans qu'on s'aperçût où la citation était finie ! Et dans la seconde partie, dans le récit des divers campements et du grand combat, cette description des deux mers sillonnées de préférence par les apôtres, la Méditerranée et l'océan Indien ! Disons un mot seulement du récit douloureux des tortures. Tous, nous avons frémi en voyant (car l'éloquence peint comme la poésie) les bourreaux briser à coups de bâtons les jambes et les pieds de la victime, lui aiguillonner les chairs avec des roseaux terminés en fer de lance ; et lorsque, au moment

où la tête du martyr va rouler sous la hache, l'orateur appelait au triomphe suprême les anges du paradis, et saint Louis, et saint Bernard, patrons de Beaulieu, et qu'il ajoutait : « Venez, vous aussi, noble et sainte femme qui lui avez donné le jour, venez assister à sa mort, comme il assista jadis à la vôtre! » plus d'un auditeur avait peine à retenir des sanglots.

A l'issue des vêpres, eut lieu la bénédiction du saint Sacrement, et, bientôt après, prêtres et fidèles se dispersaient, emportant dans leurs cœurs les parfums de cette mémorable fête. Ces parfums vaudront mieux qu'un simple souvenir ; ils garderont avec eux je ne sais quoi d'héroïque qui ne fera pas des martyrs, mais, à coup sûr, des saints[1]. »

[1] *Aquitaine*, 12 mai 1867.

CONCLUSION

Et maintenant, ô mon saint ami ! ma tâche est finie ; tâche bien douce, accomplie au pied de ton image, qui semblait me sourire et m'encourager. Quelquefois, il est vrai, en relisant ces lettres où ton âme a passé tout entière ; en recueillant, pour les fixer sur ces pages, mes plus chers souvenirs, j'éprouvais un pieux scrupule : « Louis, si simple, si saintement modeste, » n'eût jamais consenti à devenir le sujet du livre » le plus humble ; il ne demandait qu'à travailler » pour Dieu, à le servir et à mourir inconnu. » Mais la mort est venue interrompre ton œuvre à peine commencée, et j'ai cru que le récit de ta vie prolongerait au moins de quelques jours ton court apostolat. Et puis, je te l'avoue, j'ai voulu me venger : quand tu quittas Langon,

tu m'arrachas une bénédiction que tu n'as pas voulu me rendre. Je m'en félicite à présent; car, tout vengé que je suis, je te considère toujours comme mon débiteur, et c'est du ciel qu'il te faut désormais faire droit à mes réclamations. Cette bénédiction qui m'est due, je l'attends. Étends-la sur tous tes amis, qui m'ont rendu le travail plus facile, en me confiant ce qu'ils avaient, ce qu'ils savaient de toi. Heureux frères ! en attendant que nous possédions quelque parcelle du corps glorifié de Louis, gardons soigneusement ces reliques de son âme ; aimons à leur demander une leçon toujours salutaire, et, dociles à cette voix si chère, comme notre saint ami, vivons et mourons pour Jésus!

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE DU CHAPITRE Ier

NOMS DES PRÊTRES LANGONNAIS

Avant la Révolution.

MM. Géraud Dupuy, chanoine de Bazas (XVIIIe siècle), auteur d'ouvrages de controverse.

Lafon, curé de Langon, vicaire général de Bazas (XVIIIe siècle).

D'Arche, chanoine-trésorier de l'église métropolitaine Saint-André de Bordeaux, mort sous la Restauration. Il avait prêché plusieurs carêmes à la cour de Louis XVI.

Saint-Blancard, curé de Langon, lors de la Révolution. Il émigra et mourut dans l'exil.

Lafargue, curé de Saint-Pardon, avant et après la Révolution.

Couture, curé de Léogeats, *item*.

Depuis la Révolution.

MM. Laborde, curé de Blanquefort.

Carros, ancien curé de Talence et de Langon, décédé.

Vidal, ancien professeur de rhétorique au petit Séminaire, et vicaire de Notre-Dame, décédé. Il a laissé inachevée une intéressante publication : *Jérusalem et la Terre sainte.*

Roche, curé démissionnaire d'Eysines.

Cazenave, curé de Saint-Romain, diocèse d'Angoulême.

Boyé, curé d'Arbanats.

Larroque, curé de Béguey.

Dupuy, curé de Toulenne.

Giresse, curé démissionnaire de Léogeats.

Pourrat, curé de Savignac, canton d'Auros.

Célérier, curé de Sainte-Terre.

Gramidon, prêtre de Saint-Sulpice.

Cazenave, curé de Saint-Augustin de Bordeaux.

Pujervie, curé de Saint-Pierre de Mons.

Besançon, ancien curé de Sainte-Gemme, décédé.

Gervais, secrétaire général de l'Archevêché, chanoine honoraire.

Termos, vicaire à Saint-Ferdinand de Bordeaux.

Castaing, professeur de sciences au collége de Bazas.

Dondeau, curé de Saint-Martin de Sescas.

Castets, curé de Castillon d'Auros.

Deydou, professeur de rhétorique au petit Séminaire.

Beaulieu.

Ajoutons à cette liste MM. Champetié et Grilhon, morts sous-diacres, et M. Faurey, cousin germain de Louis Beaulieu, qui sera ordonné prêtre dans le courant de l'année.

On nous a demandé d'y joindre aussi le nom de M. La Roche, ancien curé de Langon, dont la mémoire est toujours vénérée dans son ancienne paroisse, et qui, s'il n'est pas le père spirituel de toute cette longue lignée de prêtres, a du moins formé leurs mères si chrétiennes et si pieuses. Il nous semble que c'est justice.

NOTE DU CHAPITRE V

La Congrégation des Missions étrangères, dont le berceau est à Paris, dans la rue du Bac, a été fondée en 1663. Elle a pour but spécial, outre la conversion des infidèles, la formation d'un clergé indigène dans les pays qu'elle évangélise.

Le Saint-Siége a confié à cette Société quinze Missions, toutes situées en Asie. Ce sont : le Japon, la Corée, la Mandchourie, le Sutchuen (oriental, occidental, méridional), le Yunnan, le Kouey-tcheou, la province de Canton avec l'île de Haïnan, le Tong-king (occidental et méridional), la Cochinchine (septentrionale, orientale et occidentale), le Cambodge, le royaume de Siam, la Malaisie, la Birmanie, le Thibet, les Indes orientales (Pondichéry, Mayssour, Coimbatour). Elle est chargée encore du collége de Pinang, dans la presqu'île de Malacca, et entretient les trois Procures de Hong-kong, de Shang-haï et de Singapore.

NOTE DU CHAPITRE VI

CHANT

POUR LE DÉPART DES MISSIONNAIRES.

Partez, hérauts de la bonne nouvelle,
Voici le jour appelé par vos vœux;
Rien désormais n'enchaîne votre zèle,
Partez, amis! Que vous êtes heureux!
Oh! qu'ils sont beaux vos pieds, missionnaires!
Nous les baisons avec un saint transport.
Oh! qu'ils sont beaux, sur ces lointaines terres
Où règnent l'erreur et la mort!

REFRAIN

Partez, amis; adieu pour cette vie;
Portez au loin le nom de notre Dieu;
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie.
Adieu! frères, adieu!!

Qu'un souffle heureux vienne enfler votre voile;
Amis, volez sur les ailes des vents;
Ne craignez pas: Marie est votre étoile,
Elle saura veiller sur ses enfants.

Respecte, ô mer, leur mission sublime;
Garde-les bien, sois pour eux sans écueil,
Et sous ces pieds qu'un si beau zèle anime,
De tes flots abaisse l'orgueil.

Hâtez vos pas vers ces peuples immenses;
Ils sont plongés dans une froide nuit,
Sans vérité, sans Dieu, sans espérances.
Infortunés! l'enfer les engloutit.
Soldats du Christ! soumettez-lui la terre;
Que tous les lieux entendent votre voix :
Portez partout la divine lumière,
Partout l'étendard de la Croix.

Empressez-vous dans la sainte carrière;
Donnez à Dieu vos peines, vos sueurs;
Vous souffrirez, et votre vie entière
S'écoulera dans de rudes labeurs.
Peut-être aussi tout le sang de vos veines
Sera versé; vos pieds, ces pieds si beaux,
Peut-être un jour seront chargés de chaînes,
Et vos corps livrés aux bourreaux!

Partez, partez, car vos frères succombent;
Le temps, la mort ont décimé leurs rangs;
Ne faut-il pas remplacer ceux qui tombent
Sous le couteau de féroces tyrans?

Heureux amis, partagez leur victoire;
Suivez toujours les traces de leurs pas.
Dieu vous appelle, et du sein de la gloire
Nos martyrs vous tendent les bras.

Soyez remplis du zèle apostolique.
La pauvreté, les travaux, les combats,
La mort, voilà l'avenir magnifique
Que notre Dieu réserve à ses soldats.
Mais parmi nous il n'est point de cœur lâche :
A son appel tous nous obéirons,
Nous braverons et la cangue et la hache...
Oui, s'il faut mourir, nous mourrons.

Bientôt, bientôt, nous courrons sur vos traces,
Cherchant partout une âme à convertir;
Nous franchirons ces immenses espaces,
Et nous irons tous prêcher et mourir.
Oh! le beau jour, quand le Roi des apôtres
Viendra combler le désir de nos cœurs,
Récompenser vos travaux et les nôtres,
Et nous proclamer tous vainqueurs!

En nous quittant vous demeurez nos frères,
Pensez à nous, devant Dieu, chaque jour ;
Restons unis par de saintes prières,
Restons unis dans son divin amour.

O Dieu Jésus! notre roi, notre maître,
Protégez-nous, veillez sur notre sort :
A vous nos cœurs, notre sang, tout notre être;
A vous, à la vie, à la mort!

REFRAIN

Partez, amis; adieu pour cette vie;
Portez au loin le nom de votre Dieu;
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie.
Adieu! frères, adieu!!

Les paroles de ce chant ont été composées par M. l'abbé Dallet, missionnaire au Mayssour (Indes), et la musique est du célèbre compositeur M. Ch. Gounod.

NOTE DU CHAPITRE X

PROCÈS-VERBAL
DU
MARTYRE DE BERNARD-LOUIS BEAULIEU
dressé
PAR MONSEIGNEUR VÉROLLES
Vicaire apostolique de Mandchourie

Ego infrà scriptus, Emmanuel-Joannes-Franciscus Vérolles, episcopus Columbiensis, vicarius apostolicus Mandchouriæ, ab apostolicâ Sede delègatus, declaro et testificor quòd Coreanus Tjoi-Iensie Joannes, in urbe capitali Sieoul

catechista, me præsente, juramento affirmavit se propriis oculis vidisse, in loco qui dicitur Sai-nam-to, anno 1866, die octavo mensis martii, illustrissimum ac reverendissimum Simeonem-Franciscum Berneux, Capsensem episcopum, Coreæ vicarium apostolicum, — RR. DD. Mariam-Antonium-Ranfer de Bretenières, Petrum-Henricum Dorie, Ludovicum-Bernardum Beaulieu ;

Necnon in eodem loco, eodemque anno et mense, die duodecimo, RR. DD. Carolum-Antonium Pourthier, provicarium, Michaelem-Alexandrum Petit-Nicolas, missionnarios apostolicos Coreæ,— et christianos Coreanos Tieng Marcum, septuaginta sex annos natum, in urbe capitali catechistam, Ou Alexim, unum et viginti annos natum, ex vico Nontjaï, prefecturæ Pieng-Iang, provinciæ Pieng-Iang ;

Insuper, in loco qui dicitur Nei-ke-Ri, eodem anno, mense, die octavo, Nam-Tjeugo Joannem, mandarinum, quinquaginta quinque annos natum, in urbe capitali Sieoul habitantem, — constanter pro fide tormenta et mortem subeuntes.

In cujus fidem, suscripsi et sigillo meo munivi. Pro linguâ Coraneâ, interprete R. D. Calais, missionnario apostolico.

Datum in residentiâ nostrâ, civitate Kae-Tcheou, provinciæ Leao-Tong, die 28 maii 1867.

† Emm. Verolles,
Ep. Columbien., Vic. ap. Mandchouriæ.

N. A. : Calais,
Missionnaire apostolique en Corée.

Concordat cum originali :

† Joannes D. Gauthier,
Ep. Emmausensis et Vic. ap. Tonquini meridionalis.

IMPR.

TRADUCTION

Nous soussigné, Emmanuel-Jean-François Vérolles, évêque de Colombie, vicaire apostolique de Mandchourie, légat du Saint-Siége,

Déclarons et certifions que le Coréen Tjoi-Iensie Jean, catéchiste dans la ville capitale de Séoul, a affirmé par serment, en notre présence, avoir vu de ses yeux, au lieu dit Sai-nam-to, le 8 mars 1866, l'illustrissime et révérendissime Siméon-François Berneux, évêque de Capse, vicaire apostolique de Corée, — les RR. Marie-Antoine-Ranfer de Bretenières, Pierre-Henri Dorie, Louis-Bernard Beaulieu;

Avoir vu dans le même lieu, le 12 mars de la même année, les RR. Charles-Antoine Pourthier, provicaire, Michel-Alexandre Petit-Nicolas, missionnaires apostoliques en Corée, — et les chrétiens coréens Tieng Marc, âgé de soixante-seize ans, catéchiste dans la capitale, et Ou Alexis, âgé de vingt et un ans, du village de Non-tjaï, dans les district et province de Pieng-Iang;

De plus, avoir vu au lieu dit Nei-ke-Ri, le 8 mars de la même année, Nam-Tjeugo Jean, mandarin, âgé de cinquante-cinq ans, habitant dans la ville capitale de Séoul, — souffrir avec constance pour la foi les tourments et la mort.

En foi de quoi, nous avons souscrit et scellé de notre sceau.

Le R. Calais, missionnaire apostolique, nous ayant servi d'interprète pour la langue coréenne.

Donné dans notre résidence, la cité de Kae-tcheou, province du Léao-tong, le 28 mai 1867.

† Emm. Vérolles,
Év. de Colombie, Vic. ap. de Mandchourie.

Notaire apostolique :

Calais,
Missionnaire apostolique en Corée.

Conforme à l'original :

† Jean Gauthier,
Évêque d'Emmaüs, Vicaire apostolique de Corée.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Pages.

HOMMAGE à Son Éminence.
DÉDICACE aux prêtres langonnais.
CHAPITRE Ier. — Langon. — Première enfance. — Entrée au petit Séminaire. — Premières espérances. 1
CHAPITRE II. — Crise et lutte. — Travail de Dieu. — Victoire définitive. — Vocation sacerdotale et apostolique. 13
CHAPITRE III. — Grand Séminaire. — Épreuves. — Sous-diaconat 25
CHAPITRE IV. — Voyage aux Pyrénées. — Professorat. — Épreuve suprême. — Délivrance. 41
CHAPITRE V. — Séminaire des Missions étrangères. — Les bois de Meudon. — Correspondance. — La Salle des Martyrs. 61
CHAPITRE VI. — Ordination. — Cérémonie des adieux. — Départ. 77

Pages.

CHAPITRE VII. — *Voyage :* Alexandrie, le Caire. — L'arbre de la sainte Famille. — Aden, Ceylan, Singapore, Saïgon, Hong-kong, Shang-haï. — Mandchourie. 91

CHAPITRE VIII. — Hiver 1864-65. — Une chrétienté chinoise. — Topographie et climat du Léao-tong. — Départ de Mandchourie. — Contre-temps. — Entrée en Corée. 105

CHAPITRE IX. — La Corée ; description du pays. — Coup d'œil sur l'histoire de l'Église coréenne. — État des choses en 1864-65. 121

CHAPITRE X. — Beaulieu en Corée. — Étude de la langue. — Craintes et espérances. — Persécution. — Martyre. — Sépulture 133

APPENDICE. — Impression produite en Europe par la mort des martyrs. — Cérémonies en l'honneur de Beaulieu. 151

CONCLUSION. 163

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES :

Noms des prêtres langonnais. 165

Notice sur la Congrégation des Missions étrangères. 167

Chant de départ des Missionnaires. 168

Procès-verbal du martyre de B^d^-L^s^ Beaulieu . . . 171

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Bordeaux, imprimerie de J. Delmas.

10

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01047872 7